



HAL
open science

Des opérationnels autour de l'Arlequin

Jean-François Augoyard

► **To cite this version:**

Jean-François Augoyard. Des opérationnels autour de l'Arlequin. UER Urbanisation Aménagement. L'urbain de l'action, l'urbain du savoir à Grenoble, Université des Sciences Sociales de Grenoble, 85 p, 1975. hal-02157645

HAL Id: hal-02157645

<https://hal.science/hal-02157645>

Submitted on 17 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

— A —

DES OPÉRATIONNELS AUTOUR DE L'ARLEQUIN

Jean-François Augoyard

0 - Préliminaire

0.0 - Comment ceux que l'on appelle : les «opérationnels» de l'urbanisme appréhendent-ils les phénomènes urbains ? Sous quels modes s'effectue cette appréhension ?

En même temps que l'intérêt de premier ordre qu'elle pouvait avoir, cette interrogation, pour peu qu'on la détaillât, faisait affluer les difficultés. Qu'est-ce qu'appréhender pour un opérationnel ? Est-ce un connaître différent d'un faire et selon quels degrés de différence ? Est-ce une saisie vierge de toute volonté de pouvoir ? Ou alors faut-il distinguer diverses formes de connaissances plus ou moins pures ? Tendance et tentation bien propre à l'entreprise de l'analyse d'un savoir, que de définir et distinguer avant d'avoir appréhendé la concrétude de ce qu'on vise.

Or pour entendre «concret» dans un sens hégélien c'est-à-dire de totalité effectuée et effective, le choix de la démarche s'est porté en définitive sur l'examen des rapports **concrets** que les opérationnels entretiennent avec leur activité professionnelle et à propos des produits par eux réalisés. Il semblait en effet qu'à travers cette saisie globale et ce rapport à l'oeuvre, les trois instances du faire, du savoir et du pouvoir qu'on pouvait simplement pressentir dans leurs liens intimes se manifesteraient moins abstraitement. Par ailleurs, le terme même d'appréhension ne contenait ni plus, ni moins que ces trois instances sous une forme hypothétique.

D'une approche empirique au dégagement progressif des caractères remarquables de cette appréhension des phénomènes urbains, c'est la démarche qui a été suivie et dont on va lire en quelque sorte la chronique.

Remarque :

L'écriture de ce qui va suivre a partagé en deux l'espace d'un livre ouvert. D'un côté : le texte analytique, de l'autre : des citations d'entretiens. Outre la commodité et l'ouverture à différents modes de lecture, cette disposition peut tisser un rapport plus dynamique entre la matière et les propos qu'elle provoque. Tentative pour une complémentarité souple à redondance limitée.

0.1 - Le recueil d'information, en vue d'observer les modes d'appréhension des phénomènes urbains que pratiquent les urbanistes opérationnels, s'est opéré en deux temps. On rappelle, en effet, que les types d'observation et de questionnement possibles en la matière ont été discutés de près. Ils introduisaient en effet des problèmes de fonds propres à toute épistémologie. Epistémologue d'où parles-tu ? Quel positionnement adopter pour saisir une activité professionnelle en laquelle on soupçonne un exercice implicite du connaître ? On a choisi de poser la prise, au niveau des représentations énoncées par les opérationnels questionnés. Une observation de l'activité produite dans le temps eût été trop longue. Par ailleurs, on verra, dans le contenu, que l'angle de vue adopté a été justifié d'une part, par le fait que les urbanistes et praticiens de l'urbain interrogés, ont reconnu la valeur critique d'une réflexion provoquée par un entretien : ils ont pris le temps de nous répondre - recul momentané par rapport à l'absorption enivrante de la pression à produire - d'autre part, les entretiens ont eu lieu en période de crise, de « creux de la vague » et on a pu recueillir nombre de représentations momentanément non-idéalisées, dans la mesure où elles étaient un regard critique, un effort de lucidité.

La pratique de questionnement a procédé avec nuance et tâtonnement. Premier temps, un échantillon de trois urbanistes s'est vu infliger la lecture d'un questionnaire volontairement fermé qui a provoqué des réactions assez vigoureuses contre les questionneurs et un masquage par boutades de la nature du savoir qu'on se proposait de mettre à jour. Le procédé s'est montré positif en définitive. On a pu reconnaître que plus la réaction était vigoureuse, plus le point était sensible, donc susceptible d'intérêt. Par ailleurs, la manière courtoise mais directe de remettre les questionneurs en place, c'est-à-dire à leur place : celle de « chercheurs », « d'intellectuels » balayait toutes nos subtiles précautions méthodologiques. Il fallait bien que le débat s'instaure à même les conditions ordinaires selon lequel est représenté et vécu le clivage théoriciens/praticiens.

En second temps, les trois premiers sujets et d'autres urbanistes et praticiens de l'urbain, ont été vus ou revus pour un entretien plus long où le choix était laissé entre, soit un débat selon le canevas du questionnaire, soit un entretien plus libre avec un guide d'entretien en cinq points :

- 1) - Le problème du passage d'un projet à sa réalisation avec les incidences de la volonté de réussite et de maîtrise ;

- 2) - La nature et l'importance des rapports avec les pouvoirs politiques (local ou d'Etat) et leurs effets possibles de substitution et de focalisation au niveau du savoir et de la pratique professionnelle ;
- 3) - L'évaluation d'une reconnaissance de la substitution aux usagers opérée par les opérationnels et professionnels de l'urbain ;
- 4) - La conscience ou inconscience de la dynamique interne d'un projet mis en route et imposant son rythme et ses contraintes ;
- 5) - Un cinquième point où l'on cherchait à évaluer l'importance de tous les modes de distanciation de la pratique professionnelle quotidienne : modes de critique et de remise en question pratiqués, extension gratuite de la connaissance de l'urbain, conscience de la responsabilité dans la production de l'urbain, enfin jugement de valeur sur l'intérêt distanciateur de l'entretien lui-même.

Codage des entretiens

- 1
- 3 ***urbanistes***
- 2
- 4 ***sociologues d'équipe d'aménagement***
- 5
- 6
- 7 ***animateurs et professionnels ayant participé à la conception des équipements et de leur fonctionnement.***
- 8
- 9

02 - L'échantillonnage a été subdivisé en deux groupes :

- un groupe comprenant des aménageurs, architectes et urbanistes qui travaillent sur la zone de Grenoble ou du département,
- un second groupe qui comprend les aménageurs et professionnels qui ont créé et entretiennent le quartier de l'Arlequin.

La présente analyse s'applique au second groupe de l'échantillonnage.

Il a paru intéressant en effet de cerner les pratiques d'un groupe d'urbanistes (5) et animateurs (4) qui ont en commun la création et la création continuée d'un objet urbain bien caractérisé. Ce faisant, l'information que nous avons recueillie trouve ancrage dans un phénomène unitaire de production, et les modes concrets d'appréhension des phénomènes urbains examinés - à travers les représentations de ces praticiens de l'urbain - se réfèrent à une même illustration. L'analyse se situera donc sans difficulté sur le fonds d'une pratique globale qui apparaît avec des caractères nettement communs dans les propos de chaque interviewé.

Remarque : L'analyse proposée ne prétend pas rendre compte de la pratique et du mode d'appréhension de l'urbain pour tout urbaniste et tout professionnel de l'urbain. Les interviewés ont souvent souligné le caractère local de leurs pratiques et que les exemples auxquels ils se référaient précisément étaient pris de la création du quartier de l'Arlequin. Nous n'extrapolerons pas leurs propos. Il reste que leur expérience et l'analyse critique qu'ils en ont faite devant nous peut être riche d'enseignement.

«Ça correspond à la phase préconstruction, programme à peu près ficelé, objectifs à peu près correctement définis, avant même que les idées avancées dans le projet aient pris la moindre forme de béton d'équipements, de vie sociale» (3).

«Les gens ont réfléchi et pas mal projeté leurs espoirs. Ils ont pas mal rêvé et nous avec» (6).

«... une force vive : la force créatrice et spontanée des habitants dont certains avaient envie de modifier quelque chose dans leurs rapports sociaux» (7)

«On se retrouve dans une période où la réalité a un peu cassé les pattes, dans un moment de septicisme presque systématique.....On a les pieds dans le fumier !» (3).

«Y'a quand même une modification avec l'affrontement de la réalité à quoi se heurte le projet... Il a fallu faire machine arrière sur un certain nombre de chose» (6).

«Il est probable qu'après les désillusions, y'aura moins de militants qui viendront rêver sur le quartier» (6).

«Il y a une grande distorsion entre le projet et la stratégie de réalisation» (8).

«Actuellement, on a l'impression d'être seuls et attaqués de toutes parts».(9)

1 - CONCEPTION ET REALISATION

1.1 - Un processus évident

De la lecture de chacun des neuf entretiens ressort d'abord un processus essentiel que chaque interviewé a relevé dans son vécu professionnel, et qui apparaît dans les compte-rendus, soit sous une forme explicite et liée, soit sur le mode d'une référenciation à un moment ou à un autre du discours.

Ce processus est le suivant :

- Il y a un moment de création, de conception, le moment heureux de la mise sur pied d'un projet. Pendant cette période qui peut durer, dans les cas les plus favorables, jusqu'au terme de la phase préconstruction pour les urbanistes, ou jusqu'au moment de l'affrontement avec les administrations pour les animateurs-concepteurs, il y a toujours une volonté de réussir et, dans le même sens, l'espoir d'une maîtrise suffisante pour que le conçu devienne réel.

- Arrive le moment de réalisation, (moment d'institutionnalisation dans le cas de l'animation et des équipements de quartier) qui est marqué immédiatement du signe de la contrainte ; moment de déhiscence d'un certain nombre d'éléments ou de pans entiers du projet, moment de lutte pour sauvegarder tout ce qu'on peut. Cette phase de «retour au pragmatique» provoque des sentiments amers qui peuvent aller jusqu'au septicisme, à la mise en doute, parfois, des propres capacités à maîtriser le projet. On reconnaît que cette phase a au moins le bénéfice de pouvoir amorcer une réflexion critique.

1.2 - ... sous deux formes de représentation

Le rapport dialectique de ces deux moments de production d'un objet urbain n'est pas présenté de la même manière. Les entretiens, dans leur ensemble, ont rapporté le vécu professionnel selon deux styles d'expression. Première forme : expression narrative, riche d'exemples et de descriptions des moments vécus, où se mêlent, au fil de la discussion, des essais d'analyse et de jugements. Seconde forme : expression délibérément analytique et critique enveloppant le vécu qui apparaît ainsi doublement distancié, dans le discours, par nous, recueilli. Tant le groupe des animateurs concepteurs que celui des urbanistes se répara-

tit à peu près également entre ces deux formes de représentation.

La différence provient, soit de la position professionnelle - les sociologues de la société d'Aménagement se retrouvent dans la seconde forme -, soit du type d'instance socio-urbaine dont on est spécialiste : selon les intentions sectorisées qui l'informent, la matière n'a pas la même manière de renvoyer l'image du degré de perfection obtenu. Le secteur de formation pédagogique et audio-visuelle induit plus à l'optimisme, le secteur médico-social au pessimisme, ou au «réalisme critique». Mais, encore une fois, la différence joue sur des accents. Chaque professionnel de l'urbain se réfère bien à un même modèle de production.

Ce modèle qui apparaît dans les représentations de tous nos interlocuteurs comme une opposition projet-contraintes, nous proposons de l'examiner selon trois angles de vue, en partant de la forme d'opposition dialectique qui a été la plus unanimement argumentée dans les entretiens.

1.3 - Entre le conçu et le réalisé

Le processus de production, auparavant retracé, a été illustré de diverses manières qu'on peut toutes ramener à trois cas de figure. Se distinguent ainsi trois positions du concepteur en face des contraintes de la réalisation.

- « Période où cette espèce de ...j'allais dire « prosélytisme », existe ». (3)
- « I. - Par rapport à la période du quartier 1, il vous manque quelque chose?
- Je dirais pas ...nostalgie...je dirais : un manque...à devoir nuancer des projections et des idées. Je voudrais bien retrouver les lignes directrices, même si elles sont moins marquées ». (3).
- « La caractéristique majeure de la réalisation du quartier de l'Arlequin est peut-être la permanence de la volonté initiale, basée sur une réflexion peut-être sommaire, mais suffisamment simple et cohérente pour passer dans les faits ». (Etude menée par un responsable de la SADI) (1).
- « On pouvait craindre, à ce moment, l'absence dans le quartier, des couches les plus défavorisées, ce qui aurait rendu le projet trop facile. Le projet n'aurait pas eu tout l'intérêt social que nous voulions lui attribuer ». (6).
- « Il n'y a pas mauvaise conscience s'il y a confiance dans ses capacités. Il faut sentir les choses en croyant qu'on les sent justes » (2).
- « Nous n'étions pas innocents quant aux difficultés, mais le projet élaboré pouvait rassembler, ici, des conditions bien plus favorables » (6).
- « (suite de la phrase précédente) La réalité montrerait que les choses possibles n'étaient pas aussi accessibles que ça » (6).
- « Y'a eu une véritable trahison du projet par la politique d'attribution de l'O.P.H.L.M. absolument catastrophique » (6).
- « Je caricature un peu, mais quand on voit ce qu'on avait raconté sur la simultanéité de mise en service : des logements, des équipements du parc, et des espaces extérieurs, en 1967, 1968, et qu'on voit comment ça s'est passé concrètement, bon ! On peut se donner toutes les excuses qu'on voulait, là n'est pas la question, techniquement parlant, on n'a pas maîtrisé le phénomène » (3).
- « A la Maison Médicale, on était décidé à faire une modification qualitative ... concrètement, on n'arrive pas à se dégager du quantitatif » (9).
- « On ne peut s'abstraire de la réalité politique décisionnelle » (5).
- « Ce qui a été un échec, c'est de ne pas pouvoir contraindre politiquement les organismes à aller dans le sens du projet de brassage (social) » (6).

1.3.1 - Premier cas de figure : le projet pregnant

C'est le cas de la production du Premier Quartier de l'Arlequin, actuellement terminé et habité depuis trois ans.

Il y avait, de la part des aménageurs et urbanistes, une volonté de réussite et de démonstration. De même, pour l'équipe de la conception socio-éducative. Les acteurs en parlent comme d'une période dynamique et exceptionnelle, tant par les conditions de réalisation qu'on prévoyait favorables, que par la ferveur - « militante », disent certains -, et l'espoir de concevoir quelque chose de nouveau. Le sentiment de maîtrise perdure plus longtemps que dans les autres cas. Un de nos sujets a même précisé que son équipe avait recherché la difficulté.

Le passage à la réalisation a modifié ou focalisé les intentions de départ, soit par des contraintes de type interne : manque de précision ou de réalisme dans les objectifs, mauvaise définition des objectifs (dit-on après coup), soit des contraintes dues au cadre de production du bâti, à la mise en forme institutionnelle, à l'appropriation spécifique des logements par les offices publics. On est frappé par le ton sévère des fragments cités à ce propos. En fait ce n'est pas le projet, lui-même, qui est mis en cause (sauf dans deux entretiens où sont analysées les contradictions internes au projet, comme nous le verrons plus loin en détail), mais plutôt le manque de maîtrise au niveau du réel. L'illusion a été de croire qu'on aurait un pouvoir suffisant. Cette perte de maîtrise est attribuée à des causes externes politiques et technocratiques, sur lesquelles on a peu de prises.

- *«Maintenant, nous, équipe de conception, on est sorti du tunnel, après avoir analysé et écrit notre scepticisme dans un dossier donné aux élus. On a retrouvé une certaine tranquillité d'esprit» (3).*
- *«Le type de relation était, au début, très positif (avec les habitants). Après ça a été l'invasion. Maintenant, il me semble qu'il reste entre les gens un petit quelque chose de ça... on a tenu bon» (6).*

- *«On a trouvé la tranquillité d'esprit quand on a pris conscience que le processus économique-technique serait foncièrement différent que sur le premier quartier. Sur le second quartier, le processus est bien moins maîtrisé ...maîtrise beaucoup plus faible sur le promoteur immobilier. On s'est dit : «il faut se donner des objectifs à la mesure de nos moyens» (3).*
- *«On pouvait se demander si, sur l'Arlequin 1, on ne protège pas l'originalité de ce qui a été fait, en creusant sur les quartiers 2 et 3 ce qu'on va faire plus tard. Ce n'est pas évident dans cette équipe qui produit. On le sent peut-être, quand même, chez un certain nombre de gens et on peut se poser au moins la question. Ce recul a, en tous cas, une rationalité forte : ne pas créer quelque chose qui puisse contester la pratique mise en route sur le premier quartier» (4).*
- *«Peut-être, fallait pas être utopique ? »(8).*
- *(A propos des écoles du quartier 2) «On cherchera, de toutes manières, un personnel correspondant à la moyenne, pas seulement des gens d'avant-garde. Il y aura une sollicitation souple due à la présence du quartier 1. On a réuni les conditions d'une progression lente avec une transfusion des caractères positifs du quartier 1» (6).*
- *«Pour le premier quartier, on se croyait beaucoup plus libres de concevoir un certain visage, une certaine philosophie... Pour le second quartier, on a dû, d'emblée, nuancer nos idées, sachant les difficultés à venir. Notre rôle a été relativisé..., le produit n'était pas notre enfant uniqueJe parle un peu pour moi, mais ça s'est exprimé dans notre attitude de travail» (3).*
- *«Je dirais que le premier quartier a été conçu comme un système de rapports sociaux, le second quartier comme un système de rapports de force. En fait, c'est un entre-deux pour les objectifs généraux» (3).*
- *A propos d'une restructuration de la société d'aménagement au moment de la préparation du deuxième quartier : «de toutes façons, on rentre dans un système de réussite» (4).*

Aussi, le premier type de positionnement des concepteurs, s'appuie sur une pesée des responsabilités propres. Une fois la phase sceptique passée dans ce qu'elle a de plus éprouvant, cette évaluation permet de remettre à distance le réel et de sauvegarder la valeur de l'intentionnel projeté au départ. Ainsi, le projet, en lui-même, du premier quartier de l'Arlequin peut rester presque exemplaire. Par ailleurs, historiquement, ce retour à une certaine tranquillité d'esprit correspond à la prise en mains de la suite du projet d'ensemble. Cette deuxième phase de la réalisation des trois quartiers est l'exemple de notre second cas de figure.

1.3.2 - Deuxième cas de figure : le projet contraint

Entre le premier et le second cas, il n'y a pas qu'une différence formelle, il y a un rapport dialectique diachronique. D'une part, la forme du passage au réel, par laquelle est passé le premier projet, réagit sur la conception même du second projet ; d'autre part le second projet tend à creuser la différence entre le produit réaliste et le produit utopique - et en ce sens remarquable -.

Le « projet » se compose alors d'éléments pris dans le premier quartier et réemployés, d'éléments critiques recueillis dans le premier quartier, le tout adapté délibérément aux contraintes dont on souligne la présence imposante. Ainsi on garde un « cheminement linéaire » dont les segments seront hétérogènes au gré des opérations qui se font par fractions. On disait pour Arlequin 1 : « équipements regroupés », on dit pour Arlequin 2 : « équipements éclatés », puis enfin : « équipements éclatés coordonnés ». On a essentiellement opéré un retour à une « moyenne ».

La mouvance de ce processus pourrait donner lieu à une interprétation psychanalytique : le désengagement comme mécanisme de défense. Ainsi, il y a une défense et une fortification par avance de la valeur créatrice des concepteurs pouvant être mise en cause. Au « faire » se substitue un relatif laisser-faire ou plutôt un laisser-être, une production qui ne peut que subir la loi ordinaire et la forte pression, - courante dans le cadre bâti - des impératifs commerciaux. On sait que ce déplacement protecteur par anticipation ressort d'un travail de

- «On est à côté de l'Arlequin et on y va. On a eu des échecs critiqués par le pouvoir politique, des revendications des habitants. On a appris à voir comment fonctionnait cet objet. Comme on commençait le second quartier, on a paniqué. On a tourné, cherché puis, on a reporté l'énergie sur le Centre Commercial qui n'avait pas de précédent. On voyait beaucoup mieux ce qu'on voulait faire sur le Centre» (3).
- «Actuellement, on avance cybernétiquement, oui, non, oui, non. (A propos du deuxième quartier) On avance dans une situation informelle avec tous les risques de se faire piéger» (4).
- «Le deuxième quartier a été pensé en termes de recherche de la solution technique permettant de réaliser tel objectif avant que l'avant-projet ne soit fait» (3).
- «Une bataille au coup par coup !» (3).
- «(A propos des équipements du deuxième quartier et des consultations mises en route) On ne peut même plus se demander : «fallait-il concevoir autrement ? »...Trop tard pour charger les endroits. Il est déjà impossible d'intervenir sur l'espace» (4).

- «Le Centre Commercial a sa propre rationalité. Quant au vécu, on le maîtrise assez mal ; les formes, mieux» (4).
- «C'était une transposition pas très réfléchie de l'image qu'on véhicule tous de ce qu'était un centre ville : agrément de la complexité, de la variété, etc....» (3).
- «Lors de la confrontation avec les investissements immobiliers, en 1969, on a ramassé une pelle ! De confrontation avec la réalité, y'en a pas eu!» (3).

- «On avait envie de réaliser quelque chose, donc on a transigé. Mais ça a posé des questions à l'intérieur de l'équipe» (3).

/l'inconscient sur le sentiment de puissance. (cf. Françoise LUGASSY : le discours idéologique des architectes et urbanistes). Cette explication est pertinente en tant que lecture d'un discours, d'une rhétorique qui prophétise le demi-échec pour préserver l'image de soi pouvant être en cause plus tard.

En ce qui concerne la présente pratique de conception du second quartier, nous préférons souligner le déplacement d'un intérêt objectif qui se reporte sur la stratégie, poussé encore cette fois par la volonté de réussite inhérente au système de production, même si l'idée de succès a été écartée. Il y a non pas opposition, dans le temps, du conçu et de la réalisation comme dans le premier cas, mais injection du réalisable dans le concevable, c'est-à-dire anticipation dans le projet lui-même des conditions de réussite minimale. L'Arlequin 2, c'est un «système de rapports de force». Ainsi, la seconde figure de production que cet exemple illustre induirait un désengagement assez net lors de la phase préconstruction, avec report de l'intérêt concepteur sur la conception d'une autre opération (dans ce cas : le Centre Commercial) et l'attente des conflits que la programmation provoquera au rythme de ses échéances.

1.3.3 - Troisième cas de figure : le projet renversé

Un exemple majeur est celui du projet du Centre Commercial (cf. Villeneuve de Grenoble-Echirolles - Objectifs et réalisations (1961-1973) - Publication de la S.A.D.I - paragraphe 61 : «le beau projet»).

Un projet concernant le Centre Sud de la Villeneuve Grenoble-Echirolles prend forme en 1968. S'y insère l'idée de réaliser un Centre Commercial élargi à l'image d'un centre-ville. Le parti urbanistico-architectural y est valorisé en particulier par la fonction unificatrice qu'il devrait inscrire dans l'espace («réunir les parties Nord et Sud de la Ville-neuve» ; contiguïté entre des logements, des bureaux, des équipements publics).

Le projet n'a jamais été confronté avec la réalité. A travers les refus des investisseurs, c'est une forme de distribution économique qui tue le projet dans l'oeuf.

- « Y'a qu'une chose qui intéresse le plus souvent les enquêteurs : on cherche toujours à nous faire dire que nous recherchons le pouvoir ! »
(3 - pré-entretien).

Ce troisième cas est l'inversion totale du premier cas cité. Le projet de base devient l'intention commerciale incorporée dans une série d'impératifs absolus. Les aménageurs négocient «au coup par coup».

La position du concepteur, qui est plutôt aménageur dans ce cas précis et au sens littéral, est alors d'essayer de contraindre tactiquement l'intentionnalité centrale du projet, dans la mesure où c'est possible.

Il a paru intéressant de citer ce troisième cas de figure à titre liminaire. On n'a en effet recueilli qu'un seul exemple de ce type, ce qui souligne le caractère relativement exceptionnel de la situation grenobloise actuelle des productions urbanistiques où la municipalité est impliquée. On trouverait certainement d'autres cas de ce type plus abondants ailleurs, en particulier lorsque l'aménageur est contraint au rôle d'exécutant fidèle des intentions d'un pouvoir local, ou des volontés des investisseurs dans la mesure où le pouvoir politique n'a aucune prise sur eux.

1.3.4 - Première appréhension : la manipulation.

Nous nous sommes attachés à décrire succinctement les trois formes de rapport entre la conception et la réalisation d'un objet urbain précis. Dans le sens où ces rapports ont été diachroniques, la parole a été surtout aux urbanistes et animateurs-concepteurs qui ont préféré une expression plus narrative, très précieuse croyons-nous, et dont nous avons suivi le cheminement. Point commun à toutes ces relations, le positionnement du concepteur est toujours articulé sur une instance de maîtrise, c'est pourquoi nous avons amorcé une diversion analytique sur ce point. La dynamique de la production urbaine, dans cette étude de cas, trouve son énergie motrice soit dans la volonté et l'espoir de maîtrise, soit dans les tentatives pour conserver une maîtrise minimale. Il y a toujours présence d'une appréhension au sens originnaire du mot : contrôler comme par la main.

- « *L'opération urbanistique, elle-même, n'est qu'un instrument de pouvoir. Les décideurs sont en fin de compte les politiques. Il y a des impératifs électoraux* » (5).
 - « *Nous ne sommes pas Dieu le Père !* » (3).
 - « *Si on connaît l'aménageur, c'est lui qu'on va voir ! Recherche du père pour le fusiller ! Suffit de voir comment se passent les réunions !* » (3).
-
- « *L'idée de réussite,... ça correspond à la phase... où les idées avancées dans le projet n'ont pas encore pris la moindre forme de béton, d'équipement, de vie sociale* » (3).
 - « *Les urbanistes d'ici sont conscients de tous les problèmes sociaux, des problèmes de communication, etc... En passant au projet concret, ils ne peuvent plus penser que : mètres carrés* » (8).
 - « *Dans le contexte où l'équipe se considère au service de la collectivité locale, l'équipe cherche le pouvoir indirectement, c'est-à-dire : faire des propositions et faire en sorte qu'elles soient adoptées par le pouvoir (local)* ».
 - « *C'est absolument essentiel de connaître la stratégie du pouvoir politique. Savoir à quel moment tu peux t'insérer. Très bien connaître les mécanismes, c'est vital* » (2).
 - « *On essaie de travailler autrement avec l'Animation Jeunes. (Projet du second quartier). Or, j'ai pas le temps ; ma charte de travail englobe bien d'autres choses* ». (4)

Est-ce à dire qu'il y ait manipulation pour une recherche de « pouvoir » ? Interprétation tentante mais qui donnerait ainsi la cause dernière du mécanisme de production urbanistique opéré par les concepteurs et fermerait toute possibilité d'investigation plus poussée pour ce qui concerne les modalités précises d'appréhension des phénomènes urbains par ces pseudo-démiurges. S'il y a idéologie à se positionner en termes de maîtrise, il y a bien plus encore idéologie à poser le problème en termes de responsabilité individuelle. Un de nos sujets a bien dénoncé cet alibi inspiré de la psychanalyse (3).

On aura remarqué dans les représentations examinées un mouvement général de renvoi de pouvoirs. Le problème se pose en effet, pour les opérationnels, au moment où il est question de contraintes. Le pouvoir est perçu d'abord négativement, comme un décomposeur d'intentions créatrices. Mais quelles sont les formes de ces contraintes-manifestations de pouvoir ?

Dans le secteur urbanistique proprement dit :

- contraintes d'une opérativité technique : pouvoir diffus d'un système qui impose des modes de faire selon le spécifique, le divisé, le spécialisé, l'institutionnalisable ;
- contraintes stratégiques correspondant à la reconnaissance d'un pouvoir politique local qui a ses propres objectifs et qu'il faut convaincre, ou à l'affrontement avec un pouvoir financier et commercial (cas du Centre Commercial en particulier).
- contraintes dues à la rentabilisation du temps pour des fins financières ou politiques.

- *« Quand on est arrivé, le projet de la Ville-neuve était déjà défini architecturalement ainsi que l'idée de déségrégation et d'équipements intégrés. On a eu qu'à adjoindre l'idée d'école ouverte... Mais le projet était déjà figé dans une structure scolaire habituelle (découpage). Venus plus tôt, on aurait pu infléchir la conception » (6).*
- *« On a limité les étapes - 1. Fallait réussir vite ?
— Oui. Il fallait aller vite ; il fallait des preuves que ce qu'on avait pu dire peut se réaliser concrètement et que c'est vers ça qu'il faut aller » (7).*
- *« Y'a des échéances électorales ! » (5)*
- *« C'est quelque chose d'avoir affaire à cinq Ministères différents, pas toujours compréhensifs et dont il faut coordonner les impératifs » (7).*

- *« Il s'agit d'une responsabilité globale et pas seulement d'une responsabilité professionnelle. Notre pratique est engageante à fonds. Les risques sont à la fois limités, - car personne ne décide seul -, et immenses : car les conséquences et la portée sont inconnues » (1).*
- *« Cette responsabilité existe, elle n'est pas individuelle, ni les risques. Les techniciens sont comme les autres : agents de la production urbaine, fruits de la société. La responsabilité de leur existence se transfère 1^o - au corps politique, 2^o - au corps social. L'équipe de conception n'est pas Dieu le Père » (3)*
- *« La conscience me tracasse beaucoup. Il s'agit d'ailleurs de mauvaise conscience. Elle s'établit dans la mesure où tu ressens des lacunes dans ta pratique professionnelle et où, malgré ces lacunes, il faut prendre des décisions... Il faut observer tes lacunes devant les responsabilités et il faut observer la démarche des prises de décision... Ca rend plus lucide » (2).*

Dans le secteur de la conception des équipements et de l'animation :

- contraintes dues à l'antécédence de l'architectural sur la conception sociale spécifique : pouvoir diffus du général et du massif ;

- contraintes dues à l'exigence de réussite démonstrative : renvoi au pouvoir politique local, ou à la recherche d'un pouvoir de progrès socio-culturel ;

- contraintes dues aux cadres institutionnels : renvoi aux pouvoirs administratifs.

Pratiquement, quand on demande à l'opérationnel de parler de sa pratique, dans le cas où il est capable d'esprit critique - ce qui a été trouvé chez tous nos sujets -, les limites et disfonctions d'un conçu devenu réel sont attribuées aux unes et aux autres de ces contraintes. On dira que le concepteur dégage ainsi sa responsabilité individuelle ou qu'il la limite. Mais ce sont pourtant bien les circonstances objectives de la production du bâti qu'on retrouve ici. Derrière les représentations des contraintes, il y a bien des rapports de force.

Le caractère idéologique du discours type que nous essayons de dégager apparaît plutôt avec l'**ambivalence de la notion de maîtrise**. On parle de responsabilité globale, non individuelle. L'opérationnel participe en effet à un processus de production et participe d'une responsabilité de l'ensemble producteur présenté sous trois formes : le corps politique auquel on renvoie le plus souvent, le corps social qui est tout et personne, enfin l'équipe de conception. En ce sens, il peut bien y avoir lucidité et mauvaise conscience, il y a une limite dans le fait qu'on n'hérite que d'une fraction du pouvoir de

- «*On a peu le temps de réfléchir*» (1)

- «*On passe beaucoup de temps pour une vision «macro», pas assez sur la manière dont les gens vivront ça journallement (...). Maintenant on a commencé à y penser par un cahier d'analyse systématique : je suis piéton, où je vais passer ? Mère de famille avec une poussette, ça passera ou pas ?*» (3).

- «*Y' a une véritable trahison du projet par la politique d'attribution de l'O.P.H.L.M.*» (6).

décision. Cette responsabilité-là est concrète et retournée, même, en arme tactique contre les autres pouvoirs. En même temps, «l'immensité des risques» reconnue ressort d'une prise en charge de l'importance du rôle joué. Si cette immensité est inconnue, c'est faute d'un plus grand savoir, faute d'un manque de temps pour préparer et concerter le projet suffisamment : faute de la «pression à produire». Le schéma ambivalent serait celui-là :

- en tant qu'agents de la réalisation, notre responsabilité est globale, mais pas assignable ; droit de réponse dans la limite de la fonction exercée.
- en tant qu'agents de conception, nous prenons des risques immenses, mais ils sont inconnus ; droit de réponse total en tant que le projet est potentiel, non pas réel.

Cette ambivalence induit un déplacement : les praticiens de l'urbain parlent volontiers des contraintes que la réalisation impose à leur projet, convoquant alors les pouvoirs qui leur sont «supérieurs» dirons-nous ; ils parlent moins des retombées que la production du bâti fait peser sur les modes d'habiter quotidien. S'il est question quelquefois des disfonctions découvertes dans l'espace créé et mis en service, ou dans la figure de vie sociale préconçue, ces «erreurs» ne sont perçues que dans leur utilité rétro-active, c'est-à-dire à titre de critique du projet initial et en vue de modifier le projet suivant. Plus souvent, on renvoie la responsabilité aux contraintes de réalisation.

Ambivalence et déplacement, deux mécanismes fondamentaux de l'idéologie, caractérisent la nature des représentations du positionnement propre qu'expriment les concepteurs. Cette position est située clairement dans la chaîne des pouvoirs en cascade, en tant qu'il y a contrainte ressentie, c'est-à-dire en amont. L'aval est perçu beaucoup plus confusément et n'est apparu nettement que sous la provocation de notre questionnement. Il y a simplement référence au système technocratique, et non pas saisie de la totalité du système par-delà la position professionnelle spécifique. Il y aurait donc une tendance à utiliser une problématique de rapports de forces plutôt défavorable, comme expression idéologique tronquée du rôle concret et complexe tenu dans le

- *« Oui, on a un pouvoir, on est un pouvoir. On a un pouvoir parce qu'on a eu l'initiative ; nous, c'est les culturocrates, les technocrates qui avons mis en place un outil qui n'existait pas (...) Mais tout dépend pourquoi on utilise le pouvoir, c'est ça le problème » (8).*

- *« ...On peut se donner toutes les excuses qu'on voulait, là n'est pas la question. Techniquement parlant, on n'a pas maîtrisé le phénomène » (3).*

- *(ton ironique) « Le planificateur n'a pas de volonté de maîtrise, il exécute les ordres des élus » (1).*

processus de production. Quoi qu'il en soit, on ne trouve pas chez les concepteurs urbains interrogés un important masquage idéologique d'une recherche de pouvoir qu'on supposerait effective mais cachée. On découvrirait plutôt, dans certains entretiens, une expression très patente de reconnaissance du pouvoir possédé qui ressort tout à fait de l'idéologie militantiste.

Il y a des chances pour que ce qui apparaît le plus facilement dans le discours, ce qui s'illustre le plus abondamment soit aussi le plus idéologique. En ce sens, le rapport du concevoir au réaliser sur le même fonds de maîtrise, à degrés variables, n'est pas le dernier mot de l'analyse des modes d'appréhension de l'urbain pour les concepteurs.

En effet, s'il faut caractériser **ce premier mode d'appréhension**, ce ne peut être que comme un **manque à bien appréhender**. Pour les aménageurs et animateurs concepteurs, les phénomènes urbains se saisissent à même une déformation, une dépossession. Anamorphoses éprouvantes auxquelles on ne voulait pas trop croire et que renvoient les objets inscrits dans l'espace réel. Pourtant, il s'agit bien d'objets produits dans leur forme techno-urbanistique par ces professionnels de l'urbanisme, eux-mêmes. Cette manière immédiate et presque connaturelle de parler essentiellement des conditions de possibilité de la production plutôt que de la genèse professionnelle du produire nous rapproche peut-être de la situation concrète d'un mode général de production ; mais encore, a-t-on souligné que la référenciation à ce mode reste fragmentaire. Par contre, elle nous éloigne du concevoir lui-même et rend problématique sa caractérisation.

Pourquoi nos interviewés reconnaissent-ils que la maîtrise des phénomènes urbains leur échappe dans la phase de réalisation alors qu'ils continuent à se battre pour d'autres projets ? Ne serait-ce pas que la partie conceptrice leur reste plus particulièrement en partage et que les échecs plus ou moins marqués d'une véritable maîtrise du pouvoir-faire n'entame pas les capacités d'un pouvoir-concevoir ? Chaque fois qu'il a été question d'un passage du conçu au réel, le conçu n'a été abordé que de manière vague et dans les termes mêmes des publications municipales : citation d'«objectifs» ou descriptif des avatars de ces objectifs lors de la confrontation avec les décideurs. Pour nuancer un peu : un des interviewés met d'emblée en cause les contradictions internes au projet d'animation socio-culturelle, sans donner toutefois la genèse des «objectifs» ; un autre souligne spontanément que la «conception» se confond avec un faisceau de conditionnements technocratiques ; un troisième aborde d'em-

blée la genèse de la conception des objets urbains, mais c'est déjà dans une problématique de l'usage.

Ainsi, c'est dans les questions posées sur le rapport aux usagers qu'on a vu apparaître la genèse proprement dite de la conception des objets urbains.

2 - CONCU ET VECU

2.0 - La question de substitution

La question posée sur le rapport des «opérationnels» aux usagers a été toujours plus ou moins ressentie avec un accent provocateur. Elle s'énonçait en effet dans les termes de «...substitution aux usagers». (Une seule fois, la question sur la genèse des «objectifs» a été posée directement ; et l'instance de représentation du vécu est apparue dans les premières minutes de la réponse). Comment se fait-il que l'énoncé de l'essence du concevoir en matière d'urbanisme apparaisse là où l'on ne l'attendait pas ?

La question a provoqué une réponse en situation de responsabilité, et non pas en termes de rapport de forces ; quand elle apparaît, la notion de pouvoir n'arrive qu'au terme de la défense alléguée. Toutes les réponses s'articulent sur deux moments :

1) - L'intérêt porté aux usagers est évident. Si les impératifs de production gênent l'exercice de cette attention, l'effort se portera de plus en plus, à l'avenir, sur la recherche des commodités quotidiennes et l'écoute des besoins perceptibles ;

2) - L'injection des impératifs de l'usage, en tant que vécu quotidien, dans la définition de l'objet urbain en voie de création reste problématique. On peut établir une liste d'aménagements pratiques d'après les observations négatives effectuées sur les réalisations précédentes, relever les disfonctions d'un équipement, les erreurs de la préconception d'une vie sociale de quartier. Mais sous quelle forme compatible avec la logique de la production peut-on recevoir le discours des habitants en personne ? Comment faire entrer des éléments critiques faits sur un produit en service, dans un projet non encore réalisé et forcément toujours différent, que les opérationnels ont la charge professionnelle de mettre en oeuvre ?

On en revient toujours à la spécificité d'un certain processus de conception. En fait, quel est le degré d'incompatibilité entre le conçu et le vécu ? et comment ?

On a pu relever un certain nombre de raisons propre à la structure interne de la conception dans le cadre de l'étude de cas concernée. D'autre part, on donnera les positions explicites énoncées par les opérationnels interrogés à propos de la possibilité de prise en compte du vécu.

2.1 - Genèse du conçu

2.1.1 - Une création ?

Dans son ouvrage : « Le discours idéologique des architectes et urbanistes », Françoise LUGASSY relève chez les sujets qu'elle a interrogés une forte prégnance de la composante artistique. La conception en matière d'architecture et d'urbanisme est représentée par les concepteurs comme un acte véritablement créateur et ludique qui valorise le côté démiurgique par delà les inévitables contraintes technicistes qu'impose le système de production du bâti.

- *« Il y a finalement une espèce de martelage. On dit, c'est merveilleux, ça déstabilise. (...) Que le fait d'avoir pu marteler cette image, peut être un peu optimiste de ce qu'on souhaitait faire ait empêché une période d'auto-critique ultérieure, je ne crois pas ». (3).*
- *« Les gens ont pas mal rêvé, et nous avec » (6).*
- *« Beaucoup de gens sont venus projeter et rêver dans les réunions qu'on a eues en 1970, 1971 » (6).*
- *« On ne peut démarrer que sur des idées globales » (5). « La seule possibilité d'injection, c'est au début : plan masse et programme » (5).*
- *« On admet maintenant que la confrontation sociale toutes catégories relève d'un rêve fou, utopique, voire dangereux ! » (3).*
- *« La Charte (socio-éducative) est devenue, pour certains, un texte sacré à utiliser en tout » (6).*
- *« Il y a un peu d'appréhension du phénomène urbain en tant que tel, de la réalité sociale, mais la réalisation d'un projet qui primait » (7).*
- * - *« (A propos des « pôles » d'animation et de rencontre où personne ne s'arrête) Ça prouve bien un vice vachement profond dans l'analyse où on a projeté un concept et, finalement, on n'a pas été capables de prendre le processus inverse, c'est-à-dire, se mettre dans la peau très directe et très concrète de n'importe quel usager pour voir qu'est-ce que ça veut dire concrètement que ce lieu pour lui » (3).*

Pour notre part, n'ayant pas poussé l'interrogation dans la direction de l'imaginaire, rien d'aussi net et général ne nous est apparu. Toutefois, un certain nombre de paradigmes relevant de la production artistique sont apparus ici et là.

En particulier, lors de la création du premier quartier, sont apparues des intuitions fortes, des idées globales portées par le dynamisme volontaire d'une intention de renouvellement du mode de vie. On parle encore maintenant d'une véritable «mythologie» exprimée dans la thématique des objectifs investis sur la Villeneuve de Grenoble, et née de la conjonction d'occurrences politiques et de personnalités progressistes. Quoiqu'il en soit, des images artisanales et oniriques sont présentes dans les entretiens, de même que la représentation d'une irruption quasi lyrique d'idées-forces et d'utopies.

Que ces représentations soient insérées dans un discours critique tenu actuellement, ne fait qu'authentifier la portée de leur convergence. La dernière citation * est lucide en ce sens, qui laisse voir que les modèles représentatifs de création ressortent plutôt du souvenir d'un climat particulier et exceptionnel que de la réalité d'un processus «artistique». Il y a eu comme une création dans le sens où la conception a été un phénomène conjoncturel étonnant. Il y a eu gratuité dans le sens où il y a eu composition de caractère aléatoire et prééminence de l'intentionnel sur l'analytique. On le montrera par des exemples de la conception urbanistique et socio-culturelle du premier quartier et du second quartier en cours de réalisation.

1er exemple : Le cheminement du premier quartier

I - «Quelle est l'origine de ces «objectifs» ? Les cheminements par exemple ?

R - Des sacrés conjonctions... c'est compliqué....!

L'intention c'est de créer un lieu de passage obligé pouvant induire des possibilités d'information, passer à côté du CES, etc.... Sur le premier quartier, le projet de cheminement linéaire tardait, à la limite, à la rencontre et à la constitution de vie sociale. On a vu que ça ne se faisait pas comme ça. Cet élément du discours tombe. Mais le phénomène rue, aire de jeu demeure et n'est pas plus mauvais qu'une solution à maille unique où la multiplicité de chemins favorise l'isolement : Village Olympique (...)»

I - «Comment sont nées ces idées ?

R - Des motivations négatives. Par volonté de ne pas créer des espaces différenciés comme dans les ZUP avec des barres. Les objectifs ont été définis plus par ce qu'on ne veut pas faire que par ce qu'on veut faire. L'équipement ouvert est venu plus par refus de l'équipement fermé que par référence d'un objectif très essentiel d'ouverture d'équipement. Cette volonté a été celle des élus, des architectes, des urbanistes.

Dans un deuxième temps, on a cherché à savoir le contenu positif : un cheminement où tout le monde doit passer parce que les ascenseurs y sont, on mettra les équipements dessus. Une justification fonctionnelle. En fait, on va systématiquement greffer des trucs dessus en postulant, même sans observations préalables - impossibles, parce qu'y en a pas - sans avoir fait une analyse autocritique de ce qui avait été projeté. Et c'est aller tellement loin, qu'après avoir dit que le cheminement serait un lieu de rencontre, de passage obligé de tout le monde, on s'est pas posé la question, trente secondes, si ce cheminement serait confortable, c'est dingue, quoi ! C'est extraordinaire !

Quand on regarde les endroits, où dans les avant-projets, on aurait placé les pôles, c'est-à-dire, les lieux où il devait y avoir des animations, c'est quand même curieux de constater que c'est des endroits où tout le monde se taille ; ça nous a pas effleurés» (3).

2.1.2 - La composition et l'aléatoire

Un certain nombre d'exemples et de remarques cités dans les «versos» des pages qui suivent permettent de caractériser la pensée de la conception des Arlequins. On se trouve, comme en bien des endroits de ces entretiens devant des expressions à la fois narratives et critiques qui permettent par décalage d'exhausser le mode de conception effectif et la nature des représentations de ce mode de conception.

On peut lire d'abord les «versos» mis en regard du paragraphe 2.1.2, puis reprendre l'analyse transversale des «rectos» de manière à pouvoir mieux reconstituer l'ensemble du processus que nous avons essayé de dégager à partir des représentations fragmentaires et des points de vue individuels.

Le croisement des caractères remarquables de ces textes avec leurs «absences» permet de dégager les points suivants :

1) On notera, d'abord, la nature impersonnelle des sujets des actions. Il y a production collective survenue lors de contacts et de réunions. Le surgissement des intentions et de la conception n'est probablement pas assignable de façon très précise. L'emploi du «on», ou de sujets objectaux non seulement distribue globalement la paternité à l'ensemble (élus, architectes, urbanistes, experts socio-culturels), mais de surcroît, accentue le caractère incontrôlé et un peu spontané de l'irruption intentionnelle. Ce type d'expression favorise l'impression d'un renvoi à des temps mythiques. Il y a quelque chose d'épique dans ces relations de processus «créateurs». Forme de rhétorique indicatrice et peut-être particulièrement connaturelle au climat de la naissance du premier Arlequin. Il y a déjà **composition en un premier sens** : multiplicité d'acteurs.

Autres exemples : A propos de la conception du bâti et des équipements des premier et deuxième quartier de l'Arlequin.

- « La critique à propos des équipements du premier quartier, c'était que le regroupement marqué et centralisé des équipements coupe la tête à tout groupe spécifique. On a traduit au premier degré : « faut éclater les équipements ».
- I - « Voilà une équipe qui souhaiterait comprendre, contrairement à beaucoup d'équipes en France peut-être. Ici, il y a des questions sur le travail, sur le produit. Pourquoi ça va pas plus loin ? »
 - « On vit les mêmes phénomènes d'une pression à produire qu'ailleurs. Exemple : pour le quartier 2, sur le plan-masse il y a un emplacement « Crèche 40 places ». Puis, il y a apparition d'un centre médico-social et P.M.I., une halte-garderie, une crèche 80 places, une crèche familiale, une maternelle. Entre les deux, il y avait eu des réunions avec élus et intervenants-experts. Pratiquement, il y a eu court-circuit d'une réflexion au niveau de l'analyse en projetant immédiatement l'idée d'un Centre de petite enfance en termes d'« équipements » qui rentrent difficilement dans l'emplacement initial. Mais comment ça va fonctionner ? Quelle pratique communautaire ? On ne peut plus se demander : « fallait-il concevoir autrement ? » Quelque chose nous échappe dans le processus. L'outil sera fait trop tard pour intervenir dans l'espace ! Les élus, aussi, ont eu le sentiment que l'équipement leur échappait » (4).
- « Si on est relativement armés pour dire ce qui nous paraît pas souhaitable, ou enregistrer ce que les élus ou les habitants estiment pas souhaitable, au niveau de la définition du souhaitable, on se sent vachement plus faibles parce qu'on ne sait pas, et qu'on n'est pas investis du rôle de savoir ce qui est souhaitable » (3).
- « Notre fonction professionnelle nous enferme dans une pratique spécifique et nous perdons la dimension de la vie sociale d'une unité de voisinage. Sur l'Arlequin 1, c'est une dimension qu'on a pas du tout intégré. On verra le quartier 2 ! Mais il y aura sûrement tellement de distorsion » ! (7).
- « S'il y a une intervention de nature sociologique à faire, c'est de mettre le plus possible les urbanistes en contact avec la réalité sociale. Mais, c'est une chose très crainte par les professionnels » (4).
- I - « Alors quand il y a création, il n'y a pas maîtrise ? »
 - « Boh... je ne serais même pas optimiste à ce point là ! Je ne crois même pas qu'on soit capable de maîtriser ce qu'on reproduit.
- I - « Quels sont les moments clés de la conception ? »
 - « Je ne sais pas, je sais pas. A un moment, la mayonnaise prend

2) **Composition en un second sens.** Pour reprendre les termes même proposés par le premier exemple cité, il y a d'abord une création en creux par «**motivations négatives**», soit volonté de refus de formes globales, soit mouvement de balancier qui fait sauter par exemple la notion d'équipements intégrés concentriques à celle d'équipements éclatés. Le second moment : **recherche d'un contenu positif** ne satisfait pas les acteurs, eux mêmes. Il pâtit peut-être de la forte certitude collective investie dans le temps initial de refus qui tient lieu de ligne de conduite selon laquelle tout devrait aller de soi dans la suite du processus. Il y aura alors l'excuse de la nouveauté in-appréhendable en soi parce qu'encore inconcevable en tant que contenu. Plutôt qu'une inventivité créatrice, c'est plutôt une réorganisation nouvelle d'éléments spatiaux connus qui convergent sur une forme intentionnelle vide.

3) Deux absences capitales à relever. Il y a, la plupart du temps, **court-circuit d'une réflexion analytique** élaborée ; passage brusque de l'intention globale à la manipulation de mètres carrés, de formes architecturales, d'équipements. C'est la **mise entre parenthèse** de la prévision rationnelle des **formes de sociabilité** que le bâti va induire concrètement. Ce qu'on prévoit, dans les meilleurs des cas, ce sont les commodités, les éléments d'usage. En général, on reconnaît qu'il n'y a pas eu véritable appréhension des conduites sociales, et même pas rationalisation de l'ensemble des usages concrets dans le temps. Il y a juxtaposition de fonctions. Par cette absence de la réflexion liant l'ensemble du processus de conception et par celle de l'appréhension de la réalité sociale, le projet reste littéralement abstrait par rapport à la destination concrète de l'objet à bâtir. Ceci grève lourdement le rapport du conçu au vécu.

4) La composition est marquée d'un **caractère aléatoire**, qui semble prévaloir à l'ensemble du processus, depuis les premières intuitions jusqu'à l'établissement du plan-masse et du programme. A quoi se réfère ce «sens exact d'aléatoire» ? Probablement à une théorie des jeux. La conception ne va pas jusqu'à la définition d'une compossibilité exclusive de tout ce qui pourrait indéterminer, en quoi que ce soit, le projet. On reste devant un certain nombre de possibles dont la combinaison définitive est remise à un jeu de probabilités. C'est ici que le rapport de coupure entre les motivations négatives et la composition d'éléments spatiaux fonctionne comme catalyseur d'indétermination.

(suite interviews page précédente)

- «... mais vraiment tu sais pas pourquoi (... autres exemples que le cheminement et en d'autres programmes...). Y'a un processus qui est vachement aléatoire, au sens exact d'aléatoire» (3).
- I - « Dans ce projet socio-éducatif, quelle prise en compte de la réalité sociale ? »
 - « On ne peut pas dire que le projet l'ait été au sens phantasmatique... (citation des réunions qu'il y a eues, regroupant des militants et des gens conscients de l'enjeu du projet du premier Arlequin)... On a analysé des expériences, anglo-saxonnes en priorité. L'idée d'un plein emploi des équipements a été prise là. Celle d'intégration des équipements a été plutôt inspirée de l'équipement intégré d'Hyères. Les échecs du Village Olympique nous ont servi aussi... Sur l'anti-ségrégation...; on ne peut pas mesurer l'impact de l'architectural seul, parce qu'il y a eu un tel investissement idéologique que, une couche de militants paraît beaucoup plus importante que dans d'autres quartiers» (6).
- « C'est facile de définir sur du papier un équipement, c'est très difficile de le faire correspondre à ceux qui vont intervenir dans la stratégie du projet. Grande distorsion entre le projet et la stratégie de réalisation. Il me semble que déjà au stade du projet, il y a beaucoup d'intervenants, techniciens, élus municipaux, spécialistes, etc... (8).

On a relevé ainsi des exemples où les esquisses sont rejetées par les décideurs, ou bien discutées et renvoyées à un examen ultérieur, ceci plusieurs fois. Ou bien ce sont les consultations d'intervenants qui commencent tard et risquent de bousculer les intentions initiales alors que l'espace est déjà informé de manière irréversible. Ce sont les délais d'échéance qui rempliront le rôle d'un destin sonnante l'heure fatale de la décision et figeront le projet dans sa forme définitive. On saisit mieux alors la pertinence de l'emploi de sujets impersonnels dans les représentations de l'acte de conception.

2.2.2 - Le point médian

Au moment où notre interprétation d'ensemble prend des inflexions décisives, il est temps de faire le point ; c'est-à-dire de réajuster et de ré-évaluer les caractères de l'appréhension des phénomènes urbains par les opérationnels qui nous étaient apparus dans un premier temps ; c'est-à-dire aussi de ramasser les nouveaux caractères découverts en indiquant les chemins où ils nous conduisent.

1) La constatation de l'absence de maîtrise prend dorénavant une nouvelle signification. Cette absence n'est pas un accident dû à des contraintes de réalisation comme l'utilisation dirigée d'une problématique de rapports de forces pouvait le laisser entendre, à propos d'un passage du conçu au réel (cf. 1.3.4). Elle est un mécanisme fondamental de la conception en matière d'urbanisme. Elle n'est pas à rapporter strictement au poids d'instances décisionnelles supérieures et scotomisantes. Elle ressort du système global de délégations technocratiques.

Entendue en un sens absolu et permanent, cette absence connote la nature essentielle de la production urbanistique ; exprimée en forme contraignante, elle dévoile la fonction idéologique des représentations que les professionnels font de leur appréhension de l'urbain. D'une part, les contraintes sont déjà présentes dans le moment de la conception ; d'autre part, il y a idéologie à parler de «contraintes». Ces «contraintes» représentées comme telles sont en fait les vecteurs même du mode de la conception urbaine effective. Déplacement de sens typiquement idéologique.

Le redoublement de cette représentation par le discours probabiliste permet de figurer de manière moins oppressive le nécessitarisme de la dynamique productive, mais il est peut-être aussi une tentative pour sauvegarder la personification des rôles dans le processus de conception et la consistance d'une

image de professionnel spécialiste «qui fait pour le mieux». En tant que le mode réel de production est nécessitant, on le perçoit en le diffractant (les «contraintes») ; en tant qu'il est système global donc diffus, on le transforme en ensemble ouvert à l'aléatoire.

2) Dès lors, on peut reconnaître que le découpage de l'opérationnel en deux moments : conçu, vécu, est une fausse hétéronomie. Les deux instances obéissent aux mêmes lois, aux mêmes impératifs de production appelés «contraintes». Cette distinction exprimée dans le discours des opérationnels permet de valoriser la fonction : spécialiste de la conception.

3) Les circonstances particulières de la production de l'Arlequin et l'image exemplaire du produit ont un effet rétro-actif sur la représentation du statut professionnel des producteurs. L'image publicitaire d'une «vie nouvelle» a induit la représentation d'un produire original. Les professionnels concernés nous laissent effectivement une image singulière d'eux-mêmes, et surtout remarquable par la générosité des intentions générales et la capacité critique indéniable, même si cette critique est utilisée pour distinguer nettement les intentions initiales du produit effectivement inscrit dans l'espace.

4) C'est donc à la fois par une certaine représentation du statut professionnel et du processus de production que la dichotomie conception-réalisation s'établit et se superpose à la véritable hétéronomie conçu-vécu. Cette seconde scission de nature structurelle n'est pressentie que très confusément, et encore, les praticiens de l'urbain interrogés estiment-ils ce simple pressentiment être déjà remarquable vu leur charte professionnelle techno-fonctionnaliste.

2.3 - Le vécu : un absent-représenté, présent évacué

2.3.0 - La question sur une substitution éventuelle à l'usager après avoir provoqué un détour par l'énoncé des caractères spécifiques et inéluctables du mode de conception qui apparaît comme une sorte d'excuse techniciste, ramenait au problème de la prise en compte du vécu des usagers. D'autres causes de l'hétéronomie entre conçu et vécu se manifestent alors, attribuables à un rapport de positions individualisées de professionnel à usager. Or, si cette substitution en terme de personne ressentie avec un accent accusateur a été reconnue comme plus ou moins pertinente, le discours a toujours tenté de rationaliser et d'expliquer la difficulté des rapports à l'usager. Cette recon-

- « Les gens qui ont participé (à l'élaboration de la haute socio-éducative) ne l'ont pas fait à titre représentatif. Sauf l'A.S.F. qui a accepté d'emblée le projet et s'est efforcée de le faire aboutir » (6).

(Mais plus loin :)

- « Il est probable qu'après les désillusions, y' aura moins de militants qui viendront rêver sur le quartier ». (....)

Les gens qui étaient là, pour le premier quartier, étaient sympathisants » (6).

naissance nuancée de la quasi-incommunicabilité entre concepteur et habitant a marqué, en fait, une substitution beaucoup plus fondamentale qui s'opère en terme de processus.

2.3.1 - La fausse substitution

En un premier temps, obéissant à une réaction défensive, les praticiens de l'urbain, soit font état des efforts faits pour ne pas se substituer à l'usager, soit désamorcent ce qu'ils ressentent d'outrancier dans le terme «substitution».

1er type de réaction

Les «gens» ont été participants dans le cas de la conception socio-éducative. Mais au fil du récit, on voit apparaître trois catégories : les professionnels les militants, les habitants. Seules les deux premières catégories ont travaillé au projet. Quant à l'animation, elle-même, dans le temps, on renvoie à l'échec

- « Les habitants sont toujours très méfiants sinon injurieux pour les professionnels » (6).

- « Le discours de la participation, c'est un discours de la classe moyenne... dans le sens large ; classe progressiste qui peut se payer le luxe de tenir ce discours. Pour une fraction de classe populaire et ouvrière , c'est un discours qui ne tient pas et ...une pratique qu'ils n'ont pas » (7).

- « Pour le premier quartier, qu'est-ce qui s'est passé en fait de rapports avec les usagers ? Il n'y a pas eu de véritable concertation avec eux. On a fait un listing. Tout s'est passé avec des médiateurs qui d'ailleurs ont été consultés, pas concertés » (5).

- « C'est le problème de la poule et de l'oeuf. Faut bien commencer un jour » (6).

- « Pour finir, plus on a de liberté et plus on aura mauvaise conscience après » (2).
- « A supposer qu'il y ait substitution, ce phénomène devient sensible, actuel, difficile à admettre dans la mesure où c'est un phénomène massif, ça me paraît clair. L'architecte d'un pavillon individuel se substitue tout autant à l'utilisateur. Le caractère sensible de la substitution vient du fait que l'on crée un produit nouveau qui est massif. L'habitat ancien est tout aussi massif quantitativement que les nouveaux quartiers (Berriat, Saint-Bruno) mais avant, c'était au coup par coup. La différence ici, c'est que la création a un responsable. Si on connaît l'aménageur, on ira le voir (...) Suffit de voir comment se passent les réunions. Celui qui parle devient le responsable de ce problème. Recherche du père pour le fusiller! » (3).

de plusieurs prises en charges : Bar, animation, Journal de l'Arlequin. Cet échec renvoie à la nécessité d'une présence professionnelle dans la création continuée de la vie sociale d'un quartier. En ce qui concerne le moment de conception, la remarque d'un concepteur animateur est très éclairante.

Il semble qu'il n'y ait pas eu véritable recherche d'un contact avec l'usager parce qu'elle n'était pas possible. Il y avait les usagers, c'est-à-dire un éventail de groupes sociaux différents, et les équipes de conception portés par un groupe social spécifique comprenant concepteurs et usagers se référant à une même forme d'idéologie que nous nommerons globalement idéologie d'une «vie nouvelle». Il n'y a pas eu confrontation, il y a eu confortation par des futurs habitants déjà gagnés à la cause.

De la part de l'équipe de conception urbanistique, pas de revendication d'une volonté initiale de contact avec les usagers hypothétiques. Un seul membre de cette équipe signale qu'il n'y a rien eu de semblable, mais simplement consultation de spécialistes du «social».

2ème type de réaction :

a) Les animateurs-concepteurs reconnaissent qu'une sorte de substitution se produit, mais qu'elle n'est pas voulue. Tout est rapporté à un processus génétique factuel : il faut bien que quelqu'un commence. Renvoi immédiat à une substitution au niveau des processus.

b) Du côté des urbanistes, la conscience d'induire un certain vécu est peut-être plus aiguë, en particulier dans le cas du premier quartier où la liberté de conception a été plus large. Nouveau retour à une position de responsabilité assumée. L'usager qui se plaint a raison de chercher remède en protestant. Mais il se trompe souvent de responsable, ou bien il concentre toute la responsabilité sur l'urbaniste qui reste sur le lieu de son produit et qui en parle. Cette argumentation très fine qu'on peut lire dans la citation (3) voisine ne manque pas de justesse. La surrection d'un nouveau quartier crée toujours un choc et si le phénomène est massif c'est bien le mode de production actuel de l'habitat industriel qui en est «responsable». L'habitant mécontent a le curieux privilège de ne pas hanter

- « *Le promoteur, lui, est suffisamment habile pour disparaître quand il a vendu ses locaux* » (3).

- « *Les responsables de l'Arlequin, c'est jamais les H.L.M. en tous cas !* » (3).

- « *A la limite, on se méfie de ces missions intermédiaires. Exemple : ce qui s'est passé à l'Arlequin avec le parc, au moment de l'intervention du C.L.A.J (...) alors que le parc actuellement réalisé a subi peu de modifications et paraît bien accepté, bien vécu par l'ensemble des habitants* » (3).
- « *On peut toujours rencontrer l'habitant, mais si on ne greffe pas une démarche d'animation on en restera à un stade de contestation ou de satisfaction. L'intéressant serait un certain recul de la part des habitants. Le danger peut être de retomber très vite dans une institutionnalisation d'un pouvoir. Il y aurait des élus des habitants, etc...* » (4) *.
- « *Comment travailler avec les habitants ? Ils ont très peu d'information sur leur quartier et encore moins sur ce qui va se faire. Alors c'est difficile de leur demander d'entrer dans un processus de définition sur le second quartier* » (4).

* On peut rapporter en ce sens un extrait d'une lettre, du Maire de Grenoble, adressée à la rédaction de « L'Arlequin démasqué » (8).

« Je voudrais plutôt encourager à développer cet apport de communication entre les habitants dans un esprit constructeur, en souhaitant, cependant, que celui-ci serve davantage l'expression du quartier dans sa diversité que celle d'un groupe restreint ».

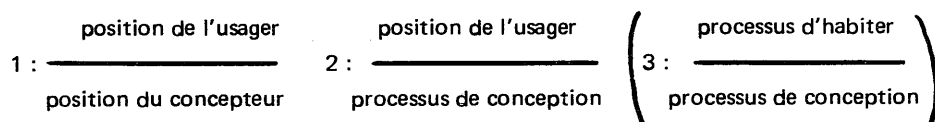
encore un univers Kafkaïen, dans le cas qui nous intéresse. Pas de fuite à l'infini des répondants comme dans la sphère de la promotion immobilière. A ce petit privilège concédé à l'habitant par la volonté des concepteurs de rester en contact avec leur produit, correspond un petit espoir de voir les protestations converties en modification de commodités dans les futures réalisations. Question de degré. A la nuance près, il n'y a pas lieu de mettre en cause ni la générosité des concepteurs, ni leur responsabilité qu'on reconnaît être effectivement partagée. La désignation peut être aléatoire.

Ce sont bien plutôt les conditions de possibilité d'une concertation avec l'usager qu'il faut interroger. Les exemples sont beaucoup plus frais alors. Notre questionnement a été ressenti comme inducteur de préoccupations présentes (les quartiers en voie de production).

- La première question aboutit à une première aporie : qui intervient ?

Un certain nombre d'exemples convergent dans la même constatation : on risque toujours en voulant prêter l'oreille aux habitants de laisser dominer une voix militante ou politique qui annexera les revendications ou les informations et les récupèrera dans le sens idéologique de son combat. La crainte d'une institutionnalisation de la voix usagère n'est guère développée. Mais les échecs de l'«advocacy planning» peuvent aller en ce sens.

En fait, la position de l'usager n'a aucune communauté de sens avec celle du processus de conception qui réapparaît très vite. Ici, on a un glissement transitoire qui est une substitution d'un seul terme du rapport (cf. 2).



- « Ce que je vais dire va être retourné contre moi à toute allure. Je crois que la préparation des ingrédients de la mayonnaise est tellement difficile, longue, ardue que, à la limite, on a peur que des ingrédients nouveaux non prévus dans la mayonnaise, empêchent la mayonnaise de prendre. En faisant venir des gens de l'extérieur, ou bien il faut recommencer toute la genèse de l'explication, faire apparaître des contraintes que nous avons dû accepter comme irrefutables, mais que d'autres peut-être ne prendraient pas comme telles. On sent qu'on va arriver à une décision et on a peur de mettre des facteurs supplémentaires qui rendront la décision moins proche. Enfin... c'est mon interprétation » (3).
- « Faut-il faire entrer les habitants dans un processus de définition du second quartier ? Ou faut-il induire un processus dynamique par rapport à leur propre quartier ? A partir des critiques on arriverait à des conclusions positives ? Mais c'est faux de dire : comment faire le deuxième quartier ? Ce serait plutôt mettre les concepteurs sous le feu des questions des habitants à propos du premier quartier » (4).
- « Il ne s'agit pas d'un produit fini. Si on considère qu'un quartier est un produit fini, à ce moment, il est logique de considérer que les gens qui ont produit cet ensemble se sont substitués aux autres. En fait, on n'est qu'une usine d'assemblage dont les sous-traitants font les pièces qu'ils veulent (...). Ce terme de substitution est peut-être un peu outré. Mais, je comprends fort bien qu'en l'état actuel de la production urbaine on dise : « les gens qui font la production urbaine se sont substitués aux autres » (3).

- Seconde question évoquée par les urbanistes et fermée en même temps que posée : Comment un habitant peut-il intervenir dans le processus de conception ?

Un premier obstacle se dresse, structurel et synchronique : il y a incompatibilité entre la logique d'un processus de conception et de décision, et l'intervention irruptive d'un corps étranger. Plutôt que d'être «retournée» contre son auteur, une telle invalidation de condition de possibilité indique plutôt la direction où le vrai problème doit se poser. Le système de conception urbanistique ne peut admettre aucun évènement qu'il n'ait lui-même suscité.

La dimension diachronique de cet obstacle, évoquée par un autre membre de l'équipe d'aménagement, redouble l'enfermement de ce système. L'appel à l'intervention de l'habitant-usager n'est qu'un cercle vicieux. En effet, l'habitant arrive toujours après coup. A supposer qu'il intervienne dans la conception d'un autre quartier, il ne s'agira pas d'un territoire livré à sa propre appropriation.

- Il ne reste qu'une issue : celle de déclarer qu'on abandonne à l'utilisateur le produit inscrit dans l'espace. Les producteurs urbains ont posé spatialement un objet ; les habitants y adjoindront le temps, la vie, l'usage et l'usure de l'appropriation. Est-ce une démiurgie démocratisée, ou tout simplement la réapparition du vieux paradigme des cosmogonies antiques (1) ? La création n'est pas un produit fini... tant que l'homme n'y est pas. Le concepteur d'espace peut s'en tenir à cette élégante sortie. Mais, outre qu'il serait difficile de soutenir que les formes du bâti d'un quartier sont absolument ouvertes, neutres et disponibles à toutes sortes d'appropriations imaginables et sans qu'il y ait rémanence de l'intentionnel du projet, on a affaire de plus, dans le cas de l'Arlequin, à une conception objective de vie sociale (l'animation) par laquelle la

(1) - *«Dieu créa l'homme à son image, homme et femme. Dieu dit : «Soyez féconds, multipliez, emplissez la terre et soumettez-la ; dominez sur les poissons de la mer, les oiseaux du ciel (...) Dieu dit : «Je vous donne la terre verte...» Genèse 1-28 - cf. encore Platon : Le timée (41) ; l'Epopée de Guilgamesch, etc.....*

création est une création entretenue manifestement (cf. «la création continuée» - DESCARTES - 3ème méditation). L'«Animation» pourrait bien s'entendre ici comme un animisme organisé et institutionnalisé. L'objet prend vie dans le temps au gré du vécu de son habitant, sous la houlette discrète des concepteurs-animateurs.

Interprétations gratuites et culturelles ? Il faudrait interroger la logique de la conception, y creuser profond dans le temps pour retrouver les racines mythiques et gnoséologiques où la conception dans l'espace et la conception du discours prennent ensemble leur sève. Qu'il suffise de noter pour l'instant que l'usage rhétorique de l'expression, «produit non fini» est loin d'être fortuit. Comme représentation d'un obstacle fondamental à la rétro-action de l'habitant sur le concepteur (postériorité obligée de la position de l'habitant), elle conduit vers d'autres obstacles qui donnent des formes de substitution entre processus globaux.

2.3.2 - La substitution fondamentale

Les précédentes substitutions pouvaient être infirmées ou refusées. Elles étaient, en effet, ou bien non généralisables car liées à des contacts personnalisés dans un lieu et un moment donnés, ou bien en porte-à-faux car l'opposition d'individu à processus quoiqu'indicatrice d'obstacles insurmontables invite facilement à une utilisation rhétorique par le biais d'un discours en terme de responsabilité et de fatalité. Or, plusieurs remarques et relations d'exemples récents faites dans les entretiens montrent qu'il y a incapacité positive de l'habitant à surmonter la dynamique de cette «création continuée». En fait, le produit urbanistique apparaît ni comme fini, ni comme non fini, mais comme indéfini. L'utilisateur est incapable de saisir et de maîtriser ce produit. En définitive, il y a pure contiguïté entre un processus de conception-production et un processus d'habiter-user.

- *«Aucune prise en charge par les habitants ne remplacera les professionnels. Le bénévolat ne réussit pas, il a d'ailleurs été dénoncé. Voyez le cas du Bar-Animation qu'on avait prévu surtout pour les adolescents. En fait la venue massive d'immigrés a coloré nettement ce bar. Une association de 1901 l'a pris en charge et le faisait fonctionner. Des conflits graves sont survenus avec des adolescents, conflits résolus plus ou moins heureusement. Le déficit s'est très vite installé. Une tentative auto-gérée par des non-professionnels s'affrontant à des problèmes à l'échelle du quartier a échoué» (6).*
- *On ne connaît pas le réalisme, au niveau sociologique, de nos intentions. Ainsi le cas du Bar-Animation, où on se dit maintenant : «Par manque d'autorité, les responsables se sont fait bouffer. Un patron aurait tenu». (4).*
- *I - «Et le journal» ?*
 - *«On a joué le jeu d'un instrument mis au service de l'expression des gens. Il y a eu en fait appropriation par une certaine couche des instruments mis à la disposition de tout le monde. Ceux qui politiquement accusent les professionnels d'être des technocrates, quand ils ont les moyens de s'approprier un pouvoir, ils ont un langage particulier et constituent un pouvoir parallèle qui se substitue autant que les professionnels à l'expression collective» (6).*
- *«Mais encore maintenant, le C.E.P.A.S.C. apparaît comme douteux, technocratique, à certains groupes politiques. On a en tous cas évité une prise de pouvoir par les notables de la parole et pris plus de temps pour favoriser les autres expressions» (6).*

D'une part, l'intervention non représentative de l'usager, qui est la seule désirée, n'amène rien de bien signifiant puisque l'information apportée ne peut être que rétro-active et portant sur un produit déjà terminé, sinon «fini». Ce que l'habitant peut faire, c'est user, consommer le plus intelligemment possible, (ce sont les vœux de l'animation qui parle d'une «reprise en mains» par les habitants), mais en tant qu'usager singulier ; ce qu'il peut faire, c'est apporter des remarques sur des commodités urbanistico-architecturales transposables en tant qu'éléments dans d'autres programmes, mais, là encore, à titre d'usager singulier et non comme pouvoir d'habitants. En effet, d'autre part, toute intervention organisée est relatée et conçue comme détournement, perversion du désir de l'«habitant» seul authentique, ou bien comme vouée à l'échec.

Sitôt posé, le rapport du processus de conception au processus d'habiter est invalidé ; on le présente comme contigu et sans jeu dialectique possible.

Plusieurs interviewés ont cité, en ce sens, le cas de l'échec de la gestion du Bar-Animation et du Journal de l'Arlequin. Le Bar-Animation a échoué parce que le groupe d'habitants qui le gérait manquait de savoir-faire. Le journal a été repris à temps par l'Animation sous l'explication que le payeur doit être le responsable ; mais on dit aussi qu'il fallait éviter l'annexion d'un moyen d'expression par quelques groupes qui parlent haut. Le journal revient ainsi aux mains du Maître de la distribution équitable (paradigme démiurgique du Producteur-Distributeur - cf. PLATON : Le Timée) qui fait les répartitions au niveau individuel et protège le singulier contre l'inorganisé et contre le chaos. Notons en tous cas que la différence perceptible entre les numéros auto-gérés du journal et ceux produits par le C.E.P.A.S.C. ne joue pas tellement sur une annexion politique du papier. La différence porte sur le ton et le contenu d'ensemble. Actuellement, on voit apparaître des prises de position générales, communautaires, des opinions «moyennes», des sujets d'intérêt général sur la vie du quartier. Avant, le journal était essentiellement *hétéroclite*, le violent y cotoyait le poétique, la gauche effrénée pouvait y provoquer la droite débridée, et quoi qu'on en dise, des expressions toutes autres que «notables» pouvaient s'y lire. On est revenu à la mesure, toujours présumée comme l'expression du

- *« Je préfère beaucoup plus le mot « médiateur » au mot extrêmement ambigu d'animateur. On a la possibilité de mettre en relation des gens avec un outil technique. Pour moi, je ne veux pas être animateur. On devient beaucoup plus écrivains publics que médiateurs pour finir. Je ne me sens pas du tout animateur au sens où on décide d'organiser quelque chose parce que les gens s'embêtent, ou j'sais pas quoi ! On est à 80 % techniciens » (8).*
- *« D'abord les gens ils viennent toujours après quelque chose. Quand tu arrives dans un quartier y'a déjà des gens, des activités. Y' a un C.E.S. avant et personne ne t'a demandé ton avis pour qu'il soit construit » (8).*
- *« On est jamais, nous urbanistes, qu'une usine d'assemblage dont les sous-traitants font les pièces comme ils veulent (...). Le processus de production actuel de grands ensembles met en jeu une multiplicité d'acteurs. Ce qui est produit est l'enfant de la Société du moment » (3).*
- *« Notre fonction professionnelle ici nous enferme dans une pratique spécifique » (7).*

consensus collectif. C'est un exemple remarquable de l'absorption de l'hétérogène par l'homogène. On trouvera des formes variées de ce principe de l'homogénéisation.

Ce que nous appelons le « processus global de conception-production » se caractérise nettement comme réducteur et assimilateur de tous les éléments hétérogènes qui entrent dans sa dynamique de composition et deviennent homothétiques par transformation et abstraction. Ainsi, l'instance usagère et habitante se voit ignorée dans sa spécificité collective concrète et réduite à l'individualité abstraite plus commodément manipulable et intégrable au système de production. **La représentation et la pré-conception d'un habiter abstrait se substituent à la réalité sociale habitante.**

Protéiforme est la machine hétérophage. Mais sous la diversité des dénominations, le système fermé fonctionne de la même manière. Précisons en ce sens la nature de plusieurs figures relevées dans nos entretiens.

Le rouage professionnel : on a pu lire déjà ce type de positionnement qui trouve ici sa raison fondamentale. Argumentation : « à chacun sa place et sa fonction. Il faut bien que quelqu'un commence un jour ». Le rôle des experts en animation et des concepteurs d'espace à habiter c'est de concevoir. Eux-seuls peuvent garantir les conditions de production qui mettront à jour une réalité. Position défensive qui veut repousser la mauvaise conscience latente. La meilleure expression en est technocratique. Les manipulateurs de l'audio-visuel y sont portés plus immédiatement que tout autre concepteur. Ecrivains publics, instruments techniques et de la technocratie (car la parcelle de pouvoir possédée est reconnue) : tous les concepteurs se représentent eux-mêmes de cette manière, en définitive. Producteurs d'une écriture urbanistique et sociale inscrite dans l'organisation de l'espace. Mais ils ne peuvent pas répondre du fonctionnement systématique qui les englobe dans son mouvement propre, ni intervenir de manière à détourner l'essentiel de l'orientation de ce mouvement. Un espoir seulement dans le cas précis de l'Arlequin : faire quelque chose d'un peu différent. Dans cette figure du système : aucune saisie de

- *« Il y a une réalité technique institutionnelle et professionnelle extrêmement lourde qui use bien souvent une énergie considérable à son seul profit ; temps et énergie. On a substitué aux institutions anciennes une seule institution : le C.E.P.A.S.C. dans laquelle on investit tout autant que les institutions concurrentes traditionnelles. Ce qui a pour effet de donner une image d'institution très lourde et complexe où les responsabilités sont diluées à de multiples niveaux où seuls les initiés peuvent retrouver le chemin, s'y retrouver dans cette arcanes (...). Maintenant, grosse recherche sur la place qu'on peut faire à l'habitant dans cette structure » (7).*
- *« La structure du centre médical est trop grosse. Il faut passer du temps pour son fonctionnement et c'est du temps pris sur les horaires de travail médical » (9).*
- *« Je reste très étonné de la façon dont on promet et institue une série de services pas toujours jusqu'au bout. On est dans l'impasse. Pour être un peu dur, je dirais que les services sont ressentis même comme de mauvais services. Exemple : la crèche, l'information. Pour tirer un petit tract faut cavalier partout. C'est un peu dingue avec le déploiement de services qu'il y a ! » (7).*
- *« Je ne suis pas persuadé du bien-fondé de cette démarche qui consiste à intégrer à une structure, et quelle structure !, les habitants qui pourraient alors peser sur les choix. Ils seront pris alors vraisemblablement dans un circuit de contraintes budgétaires et institutionnelles qu'ils seront bien forcés d'assumer. Je crois plutôt qu'une structure externe, non intégrée aurait un poids de contestation et de remise en cause beaucoup plus fort » (7).*
- *« Je crois qu'il y a un potentiel fantastique de créativité sociale à l'échelon du quartier, mais qui est stérilisé...où dont on n'a pas pu permettre qu'il donne toute sa dimension. Un des éléments qui l'a stérilisé c'est la première année de vie, notre activisme ou celui des gens soutenus par nous. C'était très riche en discours et bavardages ; c'est-à-dire qu'on a fait parler les gens. Comme par ailleurs le dispositif était déjà en place, y'avait réponse à tout » (7 *).*
- *« La prise en charge des services par les habitants, c'est un discours d'animateur (...). Le discours de la participation c'est un discours de classe moyenne » (7).*

la loi générale de la production reconnue comme fatale et comme magique en quelque sorte. L'utilisation désirée par plusieurs concepteurs-animateurs, du mot « médiateur » qu'ils préfèrent à « animateur » ne va pas dans le sens d'une intégration d'extrêmes hétérogènes : le système global - l'habitant, mais sert au contraire à restreindre la portée de la fonction exercée (cf. citation 8).

L'appareil institutionnel. Figure citée dans le cadre de fragments d'entretiens où apparaît une conscience critique. On reconnaît alors que la pré-conception et la représentation du vécu à venir a été extrêmement réductrice, abstraite et monolithique comme peut l'être une édification utopienne. Que le produit soit considéré fini ou non, l'imposition d'un modèle de vivre a été réellement massive et pèse tellement sur les institutions d'entretien de la vie de quartier que la réaction de l'usager ne peut être qu'extrémiste : tout ou rien. Le clivage, cité plusieurs fois, entre les militants - sympathisants, et « les gens » a été certainement accentué par l'irruption de cet étrange et énorme météorite qu'est l'institution centrale d'animation et dont on se demande de quel firmament il a bien pu tomber. On souligne aussi que l'institution absorbe pour son fonctionnement la majeure partie du dynamisme qu'elle produit et montre une tendance à la tautologie et à l'ésotérisme.

Cette seconde figure du processus de conception s'applique plus spécifiquement à la conception de l'animation. Les formes de l'institution organisée au moment du concevoir se prêtent mal à l'usage, même dans le sens strictement fonctionnaliste. Pour des raisons de taille, de complexité ajoutées à la volonté de forte cohérence du modèle projeté, le système d'animation résiste au temps de l'usage-usure, se crispe et se fige dans une fermeture homéostatique qui le fait percevoir comme un corps étranger et étrange. Rapport d'étrangeté réversible de la perception à la conception : il est attribuable aux conditions de la genèse de l'appareil institutionnel. Le système admet mal une irruption hétérogène. Ne sont admises que les questions dont les réponses sont préformées, (cf. citation 7*) littéralement et aussi structurellement. Deux animateurs renvoient précisément au moment de la création initiale. L'état actuel relève d'une contradiction antérieure posée dès l'origine du « Projet ». Ceci apparaît clairement dans les propos sur l'animation. Mais cette redécouverte critique induit à chercher aussi dans les formes de conception urbanistique de

(suite interviews page précédente)

- « Est-ce que l'équipement institutionnalisant, découpant la vie quotidienne ne va pas à l'encontre de ce qu'on peut développer dans notre philosophie communautaire ? » (4).

- « Bien sûr, plus on avance, plus l'éventail de choix rétrécit. Mais quand même c'est pas une fusée ! On peut encore débattre un tas de points. Ca devient une guerrilla. Quel champ de bataille de choisir, lequel ne pas pénétrer » (3).
- « C'est pas une fusée qui part, hein ! Y'en a des médiations. On peut dire ça autrement... mais je crois que c'est vrai. Chacun retrouve assez vite sa spécialité. On essaie de défendre son point de vue. Y'a une tactique possible » (5).

- « J'ai la conscience de maîtriser de moins en moins ma pratique opérationnelle. Et pourtant, je sais mieux calculer, faire des programmes,...travailler sur des quotas, à quoi ça sert ? ».
- « Je me suis rarement senti responsable...vraiment. Y'a une proposition d'équipe, des connivences. Et...on n'a pas tellement la trouille. On est porteurs du projet et quand on décide, on dit « on a fait le mieux ». Et c'est toujours comme ça. C'est vécu comme une rationalisation pour nous. Nous on renvoie aux élus. C'est eux qui peuvent avoir le sentiment d'angoisse. Une fois que c'est lancé, nous on met en chiffres, les chiffres qui sécurisent. Voilà la réalité du développement d'une ville. La dernière parole est aux chiffres! » (5).
- « Quand on passe au projet concret, on parle de mètres carrés » (8).
- « Il y a un court-circuit au niveau de l'analyse en projetant immédiatement, en termes d'équipements » (4).
- « Quand on est passés à l'opérationnel, chacun a retrouvé sa spécificité, sa spécialisation » (7).

l'habitat, la présence d'une contradiction contemporaine de la phase « créatrice ». Un certain nombre de propos dans nos entretiens se comprennent en ce sens. Le poids de l'institution permet de mieux appréhender la proximité des signes révélateurs du système dans chaque production socio-spatiale.

La dynamique interne

La question, qui était posée quant à une hypothétique « logique interne » du projet qui pourrait se substituer à toute autre action et donner son propre rythme à tout le processus de production, a été en partie déniée. Chose curieuse, on retrouve plusieurs fois le terme de « fusée » charriant avec lui l'idée du compte à rebours inexorable. On refuse ce paradigme techniciste absolu. Les urbanistes et animateurs font état alors des possibilités d'intervention possibles à différentes étapes de la décision. Il y aurait outrage à comparer le processus de conception-production à une pure machine qui, une fois lancée, suit ses lois internes. Le projet lui-même, en tant que conçu par des professionnels, est effectivement une fausse machine. Mais quelles sont les interventions possibles sur un processus qui se compose d'autres lois, encore que celles des intentionnalités conceptrices ?

Les interventions citées ont toutes trait à la stratégie, à la tactique possible pour défendre un point ou un autre du projet. Mais en même temps un retrait se produit. Chacun retrouve sa spécialité. Une fois la phase initiale du projet passée, quand on veut rendre ce projet « opérationnel » l'animateur pense selon sa spécialité, l'urbaniste pense « mètres carrés » et chiffres, le sociologue « équipements ». Retour au rouage professionnel spécifique, qui n'a rien d'étonnant dans le mode actuel de production. C'est la superposition des plans de représentation qui est intéressante. On retrouve ici la même rhétorique que dans l'allégation d'une maîtrise/non-maîtrise où il y a une certaine conscience critique de la position professionnelle mais en même temps valorisation des intentions de production par delà les contraintes qui sont les signes de la pression du système global de produire. Ainsi, on repousse le spectre d'une machine fatale, en représentant des aggrandissements de micro-mécanisme qui font oublier l'ensemble et relativisent le nécessitarisme.

- « Ici, on vit les mêmes phénomènes de la pression à produire qu'ailleurs. Un projet trouve sa propre rationalité et nous impose son rythme ; on ne peut guère intervenir » (4).
 - « On avance cybernétiquement, oui, non, oui, non » (4).
 - « Y'a une mécanisation du projet, y'a une logique interne, un timing, des échéances... là, c'est fini » (5).
 - « L'opérationnel a une certaine inertie, une tendance à produire indépendamment de ce que vivent les gens ou même du pouvoir local » (4).
-
- « Il y a eu contradiction complète entre les intentions (projet d'animation) et la volonté de faire approprier les équipements par les habitants. Tout ce discours-là, avec la mise en place d'un corps professionnel (...) très important et un potentiel très lourd qui ne pouvait avoir qu'une attitude très volontariste, c'était contradictoire. Attitude volontariste en contradiction avec ce qui doit être une lente prise en charge, par les gens du quartier, de réalités qui sont les leurs, et non pas la projection des désirs des animateurs sur une réalité (...) Mais la dynamique du projet une fois en route, on doit suivre » (7).

Le mouvement d'une véritable dynamique interne n'apparaît que par bribes, au détour des réponses le plus souvent. Dans trois cas on trouve quand même une reconnaissance de ce phénomène et chaque fois lors de récit sur la genèse des projets. Seule une généalogie peut effectivement dévoiler les ressorts de ce mouvement général de la conception-production. L'analyse, non pas des intentions créatrices en elles-mêmes, mais des conditions de leur mise à jour et de leur acheminement dénonce une véritable mécanique dont nous pouvons rappeler les aspects déjà apparus. Perçue sous le mode d'un sentiment de fatalité, et d'aléatoire, représentée partiellement par l'énumération de l'extrême complexité des intervenants tout au long de la réalisation, citée confusément dans l'aveu d'un manque à bien maîtriser les phénomènes urbains en cours de production, cette dynamique globale se caractérise plus précisément par ce que les «opérationnels» nomment : la pression à produire, les échéances, les lourdes chartes de travail, le manque de temps pour réfléchir.

L'image mécanique comme la représentation toujours un peu fictive d'une généalogie cernent au plus près ce fonds peu saisissable (Umgrund) du processus de production. C'est essentiellement une rationalité et un rythme. On a vu que les opérationnels souffrent de ne pas maîtriser ce rythme et renâclent à identifier cette rationalité. Ainsi, dans les moments les plus lucides et auto-critiques, il y a tentative pour trouver soit une cause première, soit des causes adjacentes, ceci toujours avec un accent de relative culpabilité. Incessante tentative pour personnaliser ce qui déborde pourtant l'incarnation professionnelle.

Première forme de reconnaissance voilée d'une rationalité interne : les difficultés actuelles viennent du fait que les idées générales projetées au départ n'ont pas été critiquées en elles-mêmes. Une contradiction initiale introduit un processus pervers irréversible qui appelle à la limite un renversement complet mais inconcevable pratiquement. L'absence de critique préalable des projections conceptrices elles-mêmes peut

- « On a dit que le cheminement linéaire serait un lieu de rencontre et on s'est pas posé la question trente secondes si ce cheminement serait confortable. C'est dingue quoi ! » (3).
- « A la Villeneuve on a discuté pour subventionner tel décorateur, telle troupe, pas pour savoir s'il fallait animer ou pas. Finale ment, faut peut-être pas animer, j'sais pas ? Le problème est bien amont, pas aval » (5).
- « Il y avait eu des études dès 1969-70, mais les notes ont été squizzées par urgence opérationnelle, je pense. Un problème posé en 1971 reste urgent aujourd'hui. On dépense des sommes importantes en réalisation et équipements ; on pourrait pas produire autrement. Mais il y a le problème numéro un : qu'est-ce que veut dire l'équipement ? » (4).
- « Les équipes opérationnelles sont fonctionnalistes, elles ne prennent jamais la variable « temps » » (5).
- « On pense par priorités ; y'a pas de conception d'ensemble (...) Y'a aucune prévision à long terme » (4).
- « Dans la conception urbaine, y'a pas de conception. Il y a des impératifs et puis des idées globales sans analyse du contenu social. On met la forme avant, on travaille contenant avant contenu, parce que c'est difficile, parce qu'on n'a pas le temps...c'est vrai » (5).
- « (Dans un projet)... le vécu on le maîtrise assez mal ; les formes mieux » (4).
- « Un projet trouve sa propre rationalité et nous impose son rythme ; on ne peut guère intervenir. Globalement, c'est un contexte où même si on cherche à relativiser la production qu'on fait, on ne peut pas arriver à maîtriser le processus production de manière à faire entrer l'auto-critique dans le processus lui-même » (4).
- « De toutes façons, on ne connaît pas le réalisme, au niveau sociologique, de vos intentions » (4).
- « On est bâtis de telle sorte que, on aime discuter quand on apporte des éléments logiques, des éléments de rationalité, des éléments un peu certains. Notre... le produit qu'on fabrique, lui, il a pas de certitude (...) Je rajouterai qu'on est jamais totalement convaincus du bien-fondé de ce qu'on avance. En matière sociale, économique, c'est certain, mais en matière urbanistique et architecturale, encore plus » (3).

donner une ultime explication de cette surprenante apparition d'intentionnalités vides (motivations négatives). Il y a enchaînement par opposition avec les processus de conception antérieurs et production quasi-mécanique et formelle d'une création dont le remplissage n'est pas contrôlé dans son ensemble et abandonné à l'aléatoire, à la force rythmique de la rationalité productive. La représentation dissociée du processus de création en composition selon contenant-contenu signale bien la réalité d'une dynamique fondamentale qui suit sa propre loi et ne se laisse pas maîtriser. Concrètement les praticiens de l'urbain ont l'impression de pouvoir maîtriser relativement de l'espace. Est-ce une sorte de ruse du mode de production comme cette ruse de la Raison, dont parle HEGEL, qui laisse croire qu'elle ne mène pas le monde ? Simultanément, la rationalité productive qui contraint à concevoir en termes d'espace ne laisse pas maîtriser le temps. Cette autonomie du rythme de conception-réalisation est l'essence même de la dynamique interne fondamentale.

En une deuxième représentation, ce caractère tautologique apparaît dans des propos fragmentaires. Aucune injection d'auto-critique n'est possible en cours de déroulement du processus, aucune intervention radicalement hétérogène. L'absence de maîtrise du temps du produire interdit autre chose qu'une «pensée cybernétique». Il y a oui, puis non ; jamais les deux en même temps. Seule une figuration généalogique pouvait dévoiler la nature fermée du système de conception opératoire de l'urbain. Les opérationnels reconnaissent facilement que bien des choses du déroulement d'un programme ne sont guère maîtrisables ; la fin du produit, ils l'abandonnent aussi. Restait l'élan, la production intentionnelle initiale. En poussant plus loin, on voit que même le départ est mal maîtrisé ; si les finalités se chargent d'incertitude, c'est bien une carence de définition initiale qui est en cause, et cette carence ressort du processus de production.

Un point de vue plus spécifique à l'animation peut être distingué. Le concepteur-animateur qui vit actuellement avec les habitants devrait avoir une appréhension du développement temporel et actif du «Projet». Or ici les réactions sont extrêmes et se colorent fortement d'affectivité. Pessimisme

- « Une institution très lourde qui use bien souvent une énergie considérable à son seul profit (...). On n'a pas respecté le rythme de constitution d'une vie sociale. On a limité les étapes (...). Maintenant, comment faire avancer ça ? » (7).
- « Mon point de vue est un peu utopique, mais je crois que dans ce quartier on a 25 ans d'avance. Nous on ne pose déjà plus le problème en termes de besoin. Dans la tête de ceux qui ont produit, il y a eu pensée en terme de processus » (8).
- « On a donné une impulsion au projet qui ne va pas dans le sens d'une institution qui doit rester identique. Les unités peuvent être remodelées. J'ai un optimisme modéré en ce sens » (6) ; « Il est apparu qu'on ne peut pas s'animer soi-même comme ça. Il faut des professionnels » (6).

- « La technocratie c'est ça : une délégation de pouvoir pour réussir quelque chose » (4).

- « On n'a pas le temps de réfléchir » (1)
- « Y'a un timing, des échéances...là, c'est fini » (5)
- « Il n'y a jamais possibilité de s'intéresser à d'autre appréhension que celle qui concerne immédiatement l'opérationnel » (5).
- « Le but n'est pas de connaître, mais de transformer » (1)

- « Le système clos est un système qui, en réalité ou par définition, n'est pas dans un rapport de réciprocité à un environnement. Il y a pseudo-feed-back. Système et environnement sont un même système » Anthony Wilden - article dans : « L'Evènement » - Numéro 5 de « Communications ».

des uns qui reconnaissent la quasi tautologie de la machine institutionnelle qui a annexé le temps et absorbé le changement dans la tendance à se répéter elle-même. Optimisme modéré des autres, qui soit, sautent d'emblée dans le futur pour minimiser les contradictions présentes, soit observent que dans la conception le changement à partir de la forme du système institutionnel lui-même a été intégré. Mais il n'y a rien de différent, en ce sens, d'un système auto-régulé et perfectionné qui a la capacité interne d'évoluer. Le changement s'opère toujours à partir d'une structure professionnelle. Souplesse et adaptation qui sont deux caractères importants de ce qu'on appelle «l'animation». L'institution n'en insiste et persiste pas moins.

Les trois représentations mécaniques (et nous entendons «mécanisme au sens originaire de dispositif organisé) du rouage professionnel, de l'appareil institutionnel et de la dynamique interne, convergent en une même définition approximative d'un système de production urbanistique, lui-même conforme aux lois générales du mode actuel de production. Comment peut fonctionner concrètement cette machine à produire ? ...

...1) Par une échelle de délégation diluée de pouvoir concordant avec la division des tâches et permettant la fonction idéologique de personnification du travail. *Notons à ce propos que dans le cas précis et typiquement «local» de nos entretiens, nous n'abonderons pas dans le sens où les opérationnels, faisant effort de lucidité et de conscience critique exagèreraient leur culpabilité et leur responsabilité. Il faut faire ici le départage entre les représentations spécifiques et la situation globale de la production dont participent opérationnels ou praticiens de l'urbain interrogés et qu'ils ne peuvent pas remettre fondamentalement en question. Il y a une simple graduation entre les libertés variables ou impressions de plus ou moins grande liberté en matière d'innovation urbanistique. Simple graduation aussi dans la «responsabilité» réelle qui est supportée. L'exclusive mise en cause des institutions et personnels locaux serait un redoublement idéologique de notre part.*

...2) Par une organisation qui s'approprie le temps, l'abstrait, impose son rythme à chaque processus de production (les «échéances» : car le temps, c'est une valeur économique) contraint à poser les formes avant le contenu social sans qu'il soit possible d'appréhender ce contenu, et, enfin, conditionne fondamentalement le mode d'appréhension que les opérationnels peuvent avoir du phénomène urbain. Les praticiens de l'urbain n'«ont» pas le temps, parce qu'il appartient à un processus de conception-production dont ils subissent la loi.

...3) Grâce à la quasi-totalité du système production-conception urbanistique des grands ensembles où système et environnement se superposent et se confondent. L'organisation spatiale à grande échelle se pose par nature comme un environnement du point de vue de l'usage quotidien. Le produit est homothétique au processus qui le secrète ; autrement dit, il y a immanence de l'objet créé à sa création, et ceci d'autant plus dans le cas de l'Arlequin où existe une création entretenue (animation). Que les irruptions hétérogènes, inabsorbables sans importante modification du système (par exemple : cheminement non-linéaire, non-animation, surrection d'une contestation de tout un groupe, ou contestation non encadrée) soient repoussées, c'est un mécanisme nécessaire à l'intégrité du processus de production. Il n'y a ni feedback, ni dialectique réels. En pratique, dans le cas des opérations promotionnelles, le producteur se désintéresse du produit qui devient objet commercial indifférent. Alors, seul le processus producteur est organisation systématique. Mais pour l'Arlequin, tant par la relative volonté manifestée de s'intéresser aux valeurs de l'usage, à la promotion d'une vie sociale, - fusse en des intentions vides ou floues -, tant par l'institution d'une création continuée, le produit devient indissociable du processus de conception-production de la globalité de l'Arlequin.

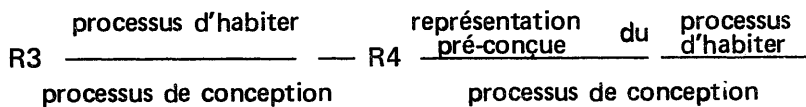
2.3.3. - De ce dernier caractère adjoint aux précédents découlent plusieurs conséquences capitales :

1) LA GENESE PARTICULIERE DE LA CONCEPTION DE L'ARLEQUIN N'A PU SE FAIRE SANS UNE PREOCCUPATION ET UNE PRE-CONCEPTION DE L'HABITER ET DU VECU-USAGER PLUS POUSSÉE QUE DANS LES AUTRES PRODUCTIONS DE BATI. COMME LA REDONDANCE DU SYSTÈME DE PRODUCTION N'A PU ETRE EVITEE, LES MARQUES BONNES OU MAUVAISES DU PRE-CONCU PESENT PLUS LOURDEMENT QU'AILLEURS SUR LE VECU QUOTIDIEN.

2) POUR LES MEMES RAISONS STRUCTURELLES, LA REALITE SOCIALE A ETE PEU APPREHENDEE ET LE VECU RESTE UN ABSENT-REPRESENTE ET PRESENT-EVACUE. L'IMAGE SOCIALE S'EST SUBSTITUEE A LA REALITE SOCIALE.

3) IL N'Y A PAS DE DIALECTIQUE VERITABLE ENTRE LE CONCEVOIR ET LE VIVRE L'ESPACE. LA SUBSTITUTION FONDAMENTALE EST UNE ABSORPTION - UNE TRANSPOSITION DANS LE CODE DU PROCESSUS PRODUCTEUR - DU PROCESSUS DE VIVRE ET D'HABITER.

Le schéma précédent (p.) aboutit donc à cette dernière substitution de nature structurelle :



Les modalités d'appréhension de l'urbain par les urbanistes-concepteurs et animateurs-concepteurs semblent bien indissociables du processus de production de l'urbain, que ce soit à travers le sentiment de contrainte («on n'a pas le temps»), à cause de la parcellarisation de la maîtrise, par les impératifs du processus de programmation qui doit être homogène au mode de production ambiant (pré-conception). Sous la banalité à laquelle semble aboutir cette analyse, se cache un rapport entre représentation et production spatiale qui est loin d'être purement instrumental. Le mode d'appréhension de l'urbain n'est pas un a-posteriori mais un a-priori référentiel à toute l'organisation d'un certain type de penser-produire.

3 - DES MODES D'APPREHENSION DES PHENOMENES URBAINS PAR LES PRATICIENS DE L'URBAIN.

3.0 - Ecrire «modes d'appréhension» au lieu de «modes de connaissance», est-ce indifférent ; y-a-t-il équivalence ? Cette différence démarque l'accentuation spécifique de tout l'ensemble de cette analyse menée au fil des réponses faites par les praticiens de l'urbain interrogés. Retrouver l'épistémologie d'un certain «connaître» à travers les représentations des pratiques concrètes menées sur le sociétal et l'urbain, ce n'est pas avoir achevé une véritable critique de la raison opérationnelle ; c'est aussi rester englué dans les catégories dont nous effectuons le dévoilement critique.

On peut donner en effet comme conclusion à tout ce qui a précédé que :

- *« Si un éveil de conscience est possible, c'est peut-être par la découverte du manque de liaison entre la théorie et la pratique » (2).*

- *« On vit sur un acquis théorique qui s'amenuise » (1).*

- *« Drame des équipes d'urbanisme : on ne peut que répéter la chose sue. Quinze ans d'études urbaines ne nous ont rien appris ! » (1).*

- *« Une connaissance de connaissance ne pourra rien transformer à cause des contraintes d'action » (2).*

- d'une part il appert que le produire l'urbain produit en même temps un certain savoir implicite sur l'urbain : production d'information dans les deux sens du mot. Mais y'a-t-il production seulement, ou aussi reproduction de ce savoir ?

- d'autre part : la production urbaine se représente comme la concrétude d'un certain nombre d'intentions et de connaissances présupposées à la pratique manipulative de l'urbain. Mais quelle est la nature de cette antériorité ?

Des interrogations symétriques et circulaires résument assez bien la mentalité praticienne qui se représente elle-même comme la capacité d'un savoir-faire, doublée accessoirement d'une conscience de ce savoir-faire, graduée, selon les cas, de zéro... à l'infini quand elle bute sur la reconnaissance angoissante de cette circularité sans issue. C'est que chez tous les «opérationnels», que nous avons rencontrés, il y a référence à une scission entre théorie et pratique, même si on la juge (une fois) artificielle. Aussi faut-il interroger la logique même qui produit ces distinctions et scissions sur lesquelles nous nous sommes arrêtés nous-mêmes.

3.1 - Théorie et pratique - Production ou reproduction ?

Toutes les réponses traitant du statut de la connaissance des concepteurs de l'urbain soit accentuent le fossé entre théoriciens et praticiens, soit divisent le savoir en savoir reproduit et savoir-faire manipulative produit ou à acquérir.

La scission : théorie/pratique s'argumente par un renforcement et une mise en hypostase du théorique. La théorie en matière de société et d'urbanisme se reproduirait elle-même en visant toujours, derrière ses questions, des réponses déjà données. Elle serait trop plurielle et, en toutes les formes qu'elle se donne, guère applicable au moment où elle pourrait servir. Pour finir, c'est un objet de doute et de septicisme.

Les positions les plus pessimistes dénoncent la pregnance d'un savoir sédimenté et systématique qu'on répète ; plutôt : les conditions de production contraignent à cette répétition. La direction théorique viable s'orienterait vers un savoir plus concret des inductions que la pratique implique : idéologie, pré-formation d'usages et de commodités ou non commodités.

- « *La théorisation de notre pratique peut servir pour argumenter une mise en question ou une confirmation du rôle social d'une équipe de conception. C'est beaucoup moins important pour nous que des contestations sur le produit, sur le mode de faire (...) Ce qu'il nous faudrait, c'est des monographies* » (3).

Les souhaits convergent vers une extension du savoir qui casserait la répétition d'une compréhension conceptuelle sédimentée : voyages, connaître d'autres civilisations, accroître les nombres de monographies concrètes sur l'urbain, favoriser le recueil des revendications des habitants compris comme usagers. Ils concordent à concevoir, comme seule valable, une théorie qui serait d'abord théorie à partir de la pratique de production et à son propos.

Or, il semble que : savoir si une théorie de la pratique est préférable à une théorie sur l'urbain, apprécier la part de reproduction, et de production, réelle de connaissance, savoir si l'extension doit prévaloir sur la compréhension, nous devons en laisser aux praticiens interrogés la préoccupation et le difficile débat. Pour reprendre l'expression de l'un d'entre eux : «Comment saisir de l'extérieur une connaissance et des problèmes basés sur une pratique sans connaître les bases de cette pratique?» (1). Le problème fondamental nous apparaît plutôt s'articuler à propos de la scission théorie-pratique. Le même urbaniste déclare, et c'est le seul à le faire : «Le découpage entre la théorie et la pratique est artificiel» (1).

Dans la pratique, les récits qui ont été recueillis montrent qu'il y a toujours une part importante de répétition de savoir quand on produit un objet urbain, et que presque toujours il y a des inductions du produire de l'espace sur les caractères du vécu quotidien, inductions qui ne sont analysables qu'après coup. Le savoir théorique est toujours encore présent dans la pratique du produire ; il est toujours déjà présent, aussi.

Cette saisie de l'urbain, on l'appelle **appréhension**

1 - parce qu'elle englobe, sur un même fondement : la production, ce que les représentations appellent «théorie», «savoir», «savoir-faire», «pratique», tous concepts mis en état d'opposition et posés comme a-priori logiques alors que cette antéposition est de nature idéologique en ce qu'elle permet un discours volumineux qui masque les conditions réelles de la pensée : produire-reproduire ;

2 - parce qu'en tant qu'englobée dans le système de production-reproductions, cette appréhension inclut nécessairement une participation à un «pouvoir-faire» et «savoir-pouvoir» que l'idéologie pervertit en un simple rapport de «maîtrise» de l'opérateur sur l'objet (cf. 233 - 1ère condition p.).

3 - parce qu'à travers le terme d'«appréhension» on peut relier les distinctions : savoir, pouvoir, pratique, et trouver le fil de leur communauté de sens qui peut mener à l'orée de leurs genèses culturelles respectives.

3.2 - Du concept d'espace à l'espace du concept

A partir des caractères épistémologiques dégagés auparavant et de cette dernière ouverture qu'offre la dénomination d'appréhension des phénomènes urbains, on peut découvrir que la logique de la conception et de l'organisation de l'espace à usage social ne se distingue pas du fonctionnement général de la représentation de l'espace. **Le praticien de l'urbain produit des phénomènes urbains sous les conditions d'un certain aménagement de la représentation de cette production.** Il n'y a ni antériorité, ni postériorité entre une «connaissance» et une «pratique» ; il y a identité de processus dont le fonctionnement s'articule selon les caractères suivants.

3.2.1 - Une destructuration du temps

Si deux éléments : répétition et induction repérés dans tout processus de production d'espace à habiter peuvent annuler la scission théorie/pratique, c'est qu'ils dénotent tous deux la fonction fondamentale d'une certaine appréhension du temps.

Dans sa forme la plus coutumière aux débats urbanistiques : le fonctionnalisme, cette appréhension apparaît d'abord comme le rejet de la forme la plus quotidienne du temps, le temps du vécu, le temps de l'usure, celui aussi de l'évènement imprévu. Un système doit pouvoir «compter» sur les fonctions qu'il organise. Plusieurs urbanistes et animateurs ont reconnu cette éjection en la déplorant : «la variation de l'usage quotidien nous échappe ; le temps par lequel et dans lequel s'auto-structure une réalité sociale convoquée dans un nouvel espace aménagé, nous ne pouvons en tenir compte». A la limite on ne peut que répéter l'identique ou induire une différence inconnue. En effet, la fonction spatiale, en tant que cohérente ne peut être que répétitive, considérée comme répétable, indifférente aux accidents individuels, explétive dans sa redondance d'un collectif pré-conçu. Aussi, à la limite, la forme d'une fonction spatiale, dans le cadre de la production contemporaine du bâti peut être appropriable n'importe comment dans le vécu ; sa propriété essentielle est marquée définitivement : appropriation achevée déjà effectuée dans le processus de production. Il y a bien

une sorte de demi-reconnaissance de ce phénomène dans les « modes d'emplois » que certains promoteurs commencent à donner à l'habitant, comme dans le « style de vie », promu par l'animation dans les créations « d'avant-garde » telle l'« Arlequin ». Toutefois, l'évacuation du temps vécu ne reste qu'une tentative jamais définitivement achevée, d'autant que ce qui importe n'est pas tant de pré-concevoir, explicitement toute une vie collective, ce qui est la préoccupation de l'utopiste, que de réussir une production spatiale. La problématique de responsabilité des pré-conceptions n'existe que chez les concepteurs sensibles aux inductions sociales de leur production ; tels ont été nos interviewés.

L'impératif absolu est celui de trouver un temps propre à l'organisation du processus de production. Un temps morcelable, quantifiable, compatible avec la simultanéité spatiale.

3.2.2 - Une quantification de l'espace

Un certain nombre de concepts énoncé dans les entretiens que nous avons eus convergent sur une même nécessité. Pour produire un espace à habiter il faut avoir un espace manipulable selon les impératifs du mode de production actuel. On peut « injecter » sur un projet, sur un programme, sur un plan masse ; ensuite, on organise selon des chiffres. Les nombres n'ont rien de secret ; ils dépendent de l'impératif économique, le même impératif qui transforme le temps en « échéance ». Mais quel est cet espace d'organisation productive où l'on « injecte » ?

On notait, dès l'analyse de la « création urbanistique », que tout semblait revenir à une composition. Composer, de l'urbain ou autre chose, c'est rassembler sur un fonds commun d'homogénéité un certain nombre variable d'éléments qui peuvent être d'origine hétéroclite, mais sont mis dans un rapport combinatoire homogène qui permette la commutabilité, la sommation, la mise en fonction. Le fonctionnement concret de la création spatiale du cas analysé plus haut ressort exactement de ce processus. La forme intentionnelle vide assure ce fonds d'homogénéisation sur lequel l'occurrence et la disposition des éléments peut être très variable, relever même du bricolage, c'est-à-dire d'un réemploi d'éléments de structures brisées (cf. le début de « la pensée sauvage » Lévi-Strauss). L'aléatoire, dont il était question à propos de la composition, n'est que ce jeu combinatoire opéré à grande échelle, lorsque la maîtrise du champ des interactions échappe à l'emprise individuelle.

- *Dans les traités de logique du Moyen-âge et de la Renaissance les suppositions (suppositio) sont les acceptions selon lesquelles un terme est pris et signifie ; en particulier dans les taxinomies.*
- *Dans le «Traité d'Harmonie» de Jean Philippe RAMEAU, la supposition est l'accord tonal de référence jouable tant que la mélodie reste dans le champ de compatibilité avec cet accord. En même temps, sous une seule note, on peut substituer un certain nombre de «suppositions», en nombre limité.*
- *« L'espace abstrait est un produit de la violence de la guerre. Il est politique» Henri LEFEBVRE. La production de l'espace.*
- *« L'espace abstrait n'est pas l'homogène, il a l'homogène pour but, pour sens, pour objectif. Il l'impose» (Id).*

Mais quelle est la nature de ce fonds vide, intentions floues, motivations négatives rencontrées dans le processus de conception ? Il s'agit d'une «supposition» au sens de l'histoire de ce concept. La supposition n'est jamais que l'énoncé organisé d'une homogénéité à quoi peut se référer une variété d'éléments donnés. En ce sens elle est toujours abstraite. Henri LEFEBVRE dans son ouvrage «La production de l'espace», analyse bien cette homogénéité toujours abstraite qu'une société politique économique moderne (depuis la naissance du capitalisme marchand) présuppose conceptuellement et dogmatiquement, pour que la classification, le comptage rationnel, le quantifiable, les similitudes et les différences distinguées par raison soient données pour vraies. Présupposition, car le processus de production spatiale opère par fragments classés, dispersion, ségrégation, fonctionnalisme. L'espace est homogène en tant qu'idéologique ; morcelé en tant que production effective. Chaque fragment peut être maîtrisé en tant que tel, et sa rationalité peut être justifiée au nom de l'homogénéité globale supposée.

Pour être quantifiable, l'espace doit être à la fois conceptuellement homogène et réellement fragmenté. En ce sens, il n'y a d'espace absolu que dans le concept. Chaque société a l'espace qu'elle a le pouvoir de produire.

3.2.3 - Une structuration du temps par l'espace

La fixation du temps sur le cadran des horloges qui sonnent l'avènement de la société économique est un lieu commun (cf. Lewis MUMFORD, Henri LEFEBVRE), mais une belle figure de la subjugation du temporel vécu par l'espace conçu. Inscription quantifiée d'un temps chronométrique au nom duquel : «le temps devient de l'argent». Littéralement, depuis la création des cadrans d'horloges, le chronométrage est un signe «des temps». Métaphore essentielle aux impératifs de la production économique. Aussi, le processus de production de l'urbain et d'appréhension des phénomènes urbains se fonde-t-il sur cette structuration du temps par l'espace conçu quantifié et quantificateur : programmation, échéances, planning.

Mais le produit, une fois livré à l'usage, ne se départit pas pour autant des caractères essentiels dont le produire l'a marqué. Tel qu'il est donné à l'habitant, l'espace habité induit une structuration du temps par l'espace. Le temps vécu ne garde jamais sa belle intégrité. L'habitant tombe sous la loi du temps chronométrique de la production dans son milieu de travail. Dans son milieu d'habitat il retrouve un temps du même type quoi

que plus fluide, un peu moins contraignant, mais qui impose toujours des découpages, des fragmentations. Henri LEFEBVRE, dans le même ouvrage, exprime bien le rapport de force ; **les représentations de l'espace** dominent dans une société : l'espace conçu tente d'absorber l'espace perçu et vécu, ainsi que la temporalité ; ce qui est dominé ce sont **les espaces de représentations** : espaces vécus ou décrits.

Or, une certaine conception spécifique de l'espace domine non seulement dans chaque société, mais dans notre société, le modèle spatial abstrait fonctionne comme modèle de référence majeur dans la formation du langage et de la pensée.

3.2.4 - Le paradigme spatial

Il serait peut-être éclairant, à la fin de cet itinéraire un peu difficile et sinueux, de proposer une curieuse symétrie relevable entre une forme d'abstraction de l'espace dans la pratique opérationnelle que nous avons questionnée, et un processus d'abstraction du terme « concept » qui s'est opéré sur la fin de la Renaissance.

1 - Plusieurs membres d'équipe d'urbanisme ont insisté sur le fait que s'il y avait « création », elle avait lieu au niveau du projet, du programme, du plan masse. Ils reconnaissent quelle différence de perception on peut avoir entre un plan de masse et le produit réalisé en grandeur « nature », et aussi entre le moment où l'Arlequin, en la circonstance, était juste sorti de terre et l'état actuel de l'espace habité déjà un peu « usé » : la seule maîtrise peut être absolue qui est au pouvoir des opérationnels porte sur une réduction anticipatrice de la réalité, dirait-on, qui se concrétise essentiellement sous la forme du plan. En ce sens, il y a bien toujours **anticipation par les formes, des pratiques sociales à venir.** « Pré-conception » alors ? Ce serait relativiser la cause et donner l'effet pour fondement. Du point de vue de l'usage, il y a bien anticipation, mais du point de vue de la production, il y a **conception** au sens plein du terme. Cette conception se fait à partir d'une rationalisation visualisable et dessinable de l'espace à créer représenté par avance. Procédé typiquement architectural où les rapports spatiaux sont donnés pour cohérents parce que calculés. L'identité entre le plan et la réalité s'annonce comme un rapport vrai, parce que la réduction proportionnelle se réfère à l'homogénéité de l'espace abstrait qui fonde toute mesure. Il y a conception d'espace selon le concept général d'espace.

- *«Non ha l'ottimo artista alcun concetto c'un marmo solo in sé non cir-
conscriva»*

*(Il n'y a pour l'éminent artiste aucun «concept» qu'un marbre ne puisse
contenir à lui tout seul).*

(Michelangelo BUONAROTTI-Sonnet CLI)

2 - Que nous apprend l'histoire de ces notions : conception, concept ?

Le mot latin «conceptire» charriait déjà l'idée de réception. La réalité de ce que nous appelons un concept, s'appelaient durant le moyen-âge «intuitus», terme où la prégnance du visuel était déterminante. A la Renaissance, le terme se substantifie, prend un accent positif et signifie alors production visualisable d'un plan, d'un projet, d'un dessin porteur de desseins. Le «conchetto», terme que VASARI emploie tout au long de son ouvrage : «Vite de 'più eccelenti pittori, scrittori, scultori ed architettori», contient toujours le sens de plan possible, dessin d'une composition de formes spatiales en puissance. Le concept commence par être une figure, image modelée et inscriptible, qui symbolise quelque chose. En ce sens, il est déjà abstrait. Genèse d'un espace quantifiable structuré par l'oeil de la perspective et genèse linguistique du terme «concept» se font à la même époque. Rien d'indifférent. Au moment où l'«Art de penser» utilise toutes les ressources de l'imagination pour se donner une forme adéquate au nouveau processus de production de la société occidentale marchande, composition d'espace et composition de pensée sont indiscernables. Il y a conception en un seul et même sens.

L'origine du concept s'enracine dans l'abstraction de l'espace et la rationalisation du temps.

La conception dans l'espace est conception de l'espace et renvoie à la nature génétique spatiale du concept.

3.3 - Trois remarques pour conclure en interrogeant

- Première remarque.

N'y a-t-il qu'une simple symétrie, qu'un simple rapport d'indication entre concevoir dans l'espace et concevoir l'espace ? Entre l'apparition relativement ancienne de la forme épistémologique du concept et la création actuelle d'un produit urbain se nouent probablement plus de liens secrets que l'écart des siècles ne le laisse supposer. Incitation à confronter plus ample-ment l'analyse logique de la conception urbanistique avec l'histoire du développement de ce que nous appelons «le paradigme spatial».

Pour le cas, il apparaît que l'appréhension des phénomènes urbains

par les opérationnels se fait à travers et sous les modalités propres à un produire de l'urbain. Ces modes d'appréhension impliquent des catégories nettement marquées par l'opérateur : création, composition, maîtrise, en un mot conception.

- Deuxième remarque.

La distinction qu'on s'applique à trancher entre connaître et pratiquer ne semble guère tenir quant à l'activité opérationnelle interrogée. Distinction ressortant d'un mode de représentation conforme à une idéologie de la scission fonctionnelle ? On ne pourrait l'affirmer en général et pour toute l'opérationnalité urbaine qu'après avoir multiplié et varié très largement les études de cas. Toutefois, on peut présumer que dans les cas d'opérations moins chargées d'intentions « sociales » et plus platement marchandes que celle de l'Arlequin, se dessinerait plus nettement encore les rapports qui s'instaurent entre l'épistémè fondamentale, le fonctionnement concret de la production urbanistique et le discours, - spontané ou provoqué -, des concepteurs de l'urbain.

Qu'entre connaître l'urbain et pratiquer le produire urbanistique il n'y ait qu'une différence modale parce que l'un et l'autre se réfèrent à une appréhension de même nature où la marque spatiale est privilégiée, que les représentations énoncées par les concepteurs ne soient que des figures plus ou moins réfringentes de cette manière de penser-produire que le mode de production a modelé, les analyses précédentes l'auront au moins montré dans le cas de la production du quartier de l'Arlequin. En effet, d'une part, la manipulation spatiale se fait à même une théorie abstraite de l'espace, propre à aménager celui-ci de manière qu'il soit maîtrisable par le système de production ; d'autre part, le mode de connaissance des productions urbaines n'est rien d'autre que la redondance du paradigme spatial inscrit en tout art de concevoir (composition, rapport contenant-contenu) et propre à aménager la pensée d'une société qui pratique excellemment le produire marchand.

- Troisième remarque.

Mais peut-être tout ceci concerne-t-il plus spécifiquement la conception urbanistico-architecturale, et les derniers paragraphes ont-ils semblé délaissés par les concepteurs-animateurs dont le statut serait plus vague parce que plus larvaire. Devrait-on distinguer nettement le statut du concevoir-bâtir de celui du concevoir-animer ?

Au fur et à mesure de l'évocation des représentations analysées, il sera

bien apparu que les animateurs sont de véritables praticiens de l'urbain, outre leur éventuelle participation à la conception d'un ensemble. Les deux types de concevoir, en fin de compte, ne se distinguent que modalement. On a vu que les concepteurs animateurs conçoivent surtout à travers la matière du langage (1). Or, l'abstraction de l'espace permet d'organiser un certain type de langage qu'elle spécifie tant selon la dimension paradigmatique (les couples d'opposition : dedans/dehors, contenant/contenu, théorie/pratique, etc..) que selon la dimension syntagmatique (combinatoire différentielle sur un fond de similitude référente). La conception d'animation et sa pratique ressortent des mêmes instances que l'analyse appliquée aux urbanistes dégageait, mais sur des modes plus diffus : le mode institutionnel qui inclut la fragmentation et suppose l'homogénéité, le mode de « communication » qui a privilégié jusqu'à présent l'« échange parlé » (deux termes qui renvoient à un système de rationalité et de composition soumis au paradigme spatial). Ainsi, l'appréhension des phénomènes urbains, tant par les animateurs que par les urbanistes, se fait sous les modalités du concevoir-produire.

En ce sens, pour nouveau qu'il apparaisse, le concept d'« animation » ne paraît pas ouvrir à une forme d'appréhension des phénomènes urbains complètement différente. Comment joue ce mirage de la nouveauté pourtant tenace qui voudrait attester d'un saut qualitatif ? Quel est aussi le sens des études typologiques sectorielles (l'urbaniste, l'animateur, le sociologue...) ? Dans un cas comme dans l'autre, il y a peut être outre la mise entre parenthèses du rapport historique au produit concret, une satisfaction à l'impératif des scissions fonctionnelles ?

Une convocation des différents acteurs d'une production urbaine, à propos et sur le terrain précis qu'ils ont projeté et commis, pourrait montrer le fonds commun d'un appréhender (connaître-produire) l'urbain que la représentation, le discours et l'idéologie déguisent et diffractent trop facilement.

(1) « Les animateurs sont d'abord des bavards... Eh oui ! » (7)